













à André Hallays,

Souvenir amical.

Patéologues

SUR LES RUINES

DU MÊME AUTEUR :

AUVENARGUES. Collection des grands écrivains  
français, Hachette et C<sup>ie</sup>, éditeurs. (*Ouvrage  
couronné par l'Académie française.*) . . . . . 1 vol.

ALFRED DE VIGNY. Collection des grands écrivains  
français, Hachette et C<sup>ie</sup>, éditeurs . . . . . 1 —

PROFILS DE FEMMES. Calmann Lévy, éditeur . . . 1 —



~~LF~~  
~~P 1566 su~~

MAURICE PALÉOLOGUE

# SUR LES RUINES



543575  
—  
2.6.52

PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
3, RUE AUBER, 3

—  
1897

PQ

2380

P2558

# SUR LES RUINES

---

*Quid, si prisca redit Venus ?*

HORACE

## I

Comme trois heures sonnaient à la pendule du salon, madame d'Heyange ferma le piano et, tendant l'oreille du côté de la porte, elle vint s'asseoir près de la fenêtre, parmi ses livres et ses objets familiers.

Elle prit une Revue, plutôt par contenance que par désir de lire ; car ses yeux dirigés vers le petit jardin de l'hôtel semblaient poursuivre quelque vision vague et sérieuse, à travers les bosquets dépouillés

où deux nymphes de marbre frissonnaient sous la bise d'automne.

Puis, détournant le regard, elle se mit à contempler un portrait appendu devant elle, — son portrait, qu'un maître avait exécuté trois ans plus tôt, dans la manière élégante de Gainsborough.

L'image fixée sur la toile était celle d'une femme de vingt-huit ans, fine et de belle stature, dont la fraîche carnation, le visage régulier aux lèvres sinucuses, les cheveux bruns et chatoyants, les yeux profonds et nuancés de vert, composaient une physionomie charmante de grâce, de réserve et de fierté.

Elle considérait ce portrait avec une attention inquiète, avec l'esprit méfiant et subtil que les femmes apportent à s'observer entre elles et qui les rend si ingénieuses à surprendre le défaut de leurs rivales.

Pour achever l'examen par une compa-

raison, elle se leva et se mira dans la glace. Après trois ans, la vision du peintre demeurait fidèle. La jeune femme se reflétait gracieuse et fine, quoique un peu élargie du buste et plus cambrée des hanches. Le teint même avait gardé sa fleur délicate ; mais les yeux semblaient avoir assombri leur nuance et concentré leur éclat.

Sans doute elle fut satisfaite de s'apparaître ainsi, car elle se sourit à elle-même. Cependant elle réfléchit aussitôt : « Mais *lui*, comment me trouvera-t-il ? »

Le visiteur attendu n'arrivant pas, elle se rassit, consulta de nouveau la pendule et tira de son porte-cartes un billet, reçu le matin même au réveil. Elle en considéra quelque temps l'écriture, qui était ferme et pleine : puis, pour la dixième fois peut-être de la journée, elle lut :

« Chère amie,

» Rentré d'hier à Paris, je voudrais, après cette longue absence, que ma première visite fût pour vous.

» Si, comme votre dernière lettre me le donnait à croire, vous êtes déjà revenue de la campagne, puis-je me présenter chez vous tantôt vers quatre heures ?

» A vous, dans les sentiments d'une tendre amitié.

» RANDAL. »

Elle avait répondu :

« Je vous attendais. Venez.

» LUCIENNE. »

A l'heure précise, la porte s'ouvrit. Un domestique annonça :

— Monsieur Randal.

D'un mouvement souple et vif, madame d'Heyange s'était levée et, souriante, ten-

dait les mains à celui qui entrait. Il s'inclina pour les baiser.

— Que je suis heureux de vous revoir ! dit-il.

Elle répondit :

— Comme vous êtes bon de m'avoir réservé votre première visite !

Puis, s'étant assis, ils causèrent. Ils échangeaient ces phrases indifférentes, banales et vides, qu'on se dit après les longues séparations, comme si subitement l'on ne trouvait plus rien de personnel à se communiquer, rien d'intime à se confier, alors que c'est l'afflux même des pensées au cœur qui en arrête l'épanchement.

Elle le questionnait tour à tour et sans ordre sur les pays qu'il venait de parcourir pendant ces deux ans écoulés loin d'elle, l'Orient, l'Égypte, Ceylan, Sumatra, la Chine, le Japon où il était resté près d'un an, et les États-Unis qu'il avait traversés

d'une traite, pris de cette impatience du retour qui, aux dernières étapes, harcèle tous les voyageurs.

Il répondait, d'une façon précise et pittoresque, sentant ses impressions renaître à mesure qu'il les racontait, s'efforçant de les évoquer, par le choix des mots, à l'esprit de celle qui l'écoutait.

Mais elle semblait moins attentive à suivre ses paroles qu'à ressaisir l'expression de sa figure tandis qu'il parlait, — une figure où tout faisait contraste : l'énergie des traits avec la douceur du regard, les cheveux bruns, drus et ras avec la moustache soyeuse et claire, le front large et calme avec la bouche un peu saillante, sensuelle et tourmentée.

Quand elle eut achevé de l'interroger, il se rapprocha d'elle, et, fixant bien son regard, il lui dit d'un ton d'affectueuse autorité :



— Et vous maintenant? Parlez-moi de vous.

— Moi, mon ami? Je n'ai rien à vous apprendre que vous n'avez pu lire déjà dans mes lettres... rien, sinon que je suis heureuse, très heureuse de votre retour.

Un instant, il la considéra sans parler. Puis lentement, baissant la voix, il reprit :

— Je vous retrouve en pleine fleur de jeunesse et de beauté. De tout ce que j'aimais en vous, rien n'est changé. Vous avez toujours même grâce, même sourire et, quand vous parlez, on croit toujours voir apparaître votre âme au bord de vos yeux... Ils ont grandi, vos yeux : je ne me les rappelais pas si profonds ni si larges.

Elle rougissait un peu ; mais elle l'écoutait sans l'interrompre, avec une expression sérieuse, confiante et ravie.

Elle paraissait d'ailleurs attendre de lui quelque parole qui ne venait pas, qui était

comme le fond inavoué de leur causerie et qui mettait entre eux une gêne secrète et tendre.

Devinant sa pensée, il poursuivit :

— J'ai beaucoup songé à vous... à *nous*, dans ces derniers temps. J'ai fait, à notre égard, de belles réflexions, très graves et tout inspirées de votre sagesse.

Elle interrompit gaiement :

— Oh ! ma pauvre sagesse !

— Ne la raillez pas. Elle est exquise, votre sagesse ; vous la tempérez si joliment d'indulgence et de sensibilité !... Mais nous reprendrons le sujet à loisir un de ces jours. Bientôt, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se levant pour prendre congé.

Elle répondit, s'étant aussi levée :

— Quand vous le voudrez. Vous savez bien que je suis toujours prête à vous recevoir.

Puis elle le conduisit jusqu'à l'extrémité

du salon. Il la suivait, à pas lents, s'arrêtant à regarder les objets gracieux et rares dont la jeune femme avait composé son cadre intime, s'attardant à respirer la fine senteur de violette qui flottait dans le sillage de sa jupe.

Près de la porte, elle lui tendit les deux mains, comme elle avait fait à son entrée. Alors, très doucement, il l'attira vers lui. D'elle-même, elle inclina la tête et, sur la tempe, près des cheveux, il mit un baiser.

Quelques instants plus tard, Randal se retrouvait chez lui.

Il occupait, rue Balzac, presque à l'angle de l'avenue de Friedland, un appartement élégant et simple. La seule pièce qui fût aménagée depuis son retour était un cabinet de travail dont une haute bibliothèque entourant les murs, un buste de femme, d'Andrea della Robbia, placé sur la cheminée et quelques bronzes florentins dispersés sur les tables faisaient tout l'ornement.

Il s'assit près du foyer où brillait un reste de flamme et, se donnant loisir jusqu'à l'heure du dîner qui était proche, il suivit ses pensées.

Il éprouvait de la visite qu'il venait de faire une satisfaction intime et complète, une vive jouissance du cœur et de l'esprit, et surtout l'apaisement d'une inquiétude obscure qu'il avait senti naître en lui, aux approches de France. Et cette impression, s'ajoutant à la joie du retour, au plaisir de reprendre une vie sédentaire et civilisée après deux ans de vagabondage et d'exotisme, communiquait à tout son être une sorte d'allégresse morale et physique.

Sur ces entrefaites, le valet de chambre annonça le dîner. Très sobre à son habitude, Randal ne fit que toucher aux plats qu'on lui présentait, abrégea le repas ; puis, allumant un cigare, revint occuper son

fauteuil, sous la lampe, au coin du feu rallumé.

Alors, une à une, des visions lointaines se levèrent dans son esprit. Ici même, par des soirs pareils, celle qui tout à l'heure lui avait tendu son front d'amie venait lui offrir ses lèvres d'amante, lèvres câlines, humides et prenantes, les plus douces qui lui eussent jamais rendu ses baisers. Tout un passé d'amour tenait dans ce cabinet d'étude, parmi les livres et les œuvres d'art, et dans la chambre voisine, si bien défendue des bruits du dehors par sa tenture ancienne et son tapis épais.

Dans l'histoire de cet amour quelques souvenirs émergeaient avec un relief extraordinaire.

C'était d'abord (il y avait maintenant trois ans) la première vision qu'il avait eue

de madame d'Heyange, aux eaux de Gastein, dans le Tyrol.

Un matin, par une allée ombreuse et déserte, elle allait devant lui, en toilette claire, la tête droite, les cheveux tordus en spirale et relevés sur la nuque, le buste épanoui, la taille mince, les jambes devinées longues et fuselées sous les plis mouvants de la jupe, marchant d'un pas lent et léger qui la berçait un peu.

Troublé, séduit, il s'était rapproché d'elle, savourant un plaisir d'art autant que de volupté à suivre les mouvements harmonieux de ce corps féminin dans l'air matinal et parfumé.

Puis il l'avait revue à l'hôtel même où il était descendu. Elle y logeait avec sa mère et sa fille, — la mère, dame d'une cinquantaine d'années environ, grande et forte, moins marquée cependant par l'âge que par les artifices dont elle usait pour le

dissimuler, — la fille, blondine de sept ans, alerte, expansive et charmante qui, venant s'ébattre un jour près de Randal, lui avait offert l'occasion d'entrer en propos avec les deux femmes.

Les longues stations sur le perron de l'hôtel pendant le concert quotidien, et la promenade obligatoire aux allées Schwartzberg, vers la fin du jour, avaient établi bien vite entre Randal et ses compatriotes des rapports réguliers.

La mère, veuve depuis vingt ans du baron Villard (le fondateur des grandes aciéries d'Hazebrouck) avait été célèbre, naguère encore, par les hardiesses de sa vie sentimentale et par l'éclat de sa beauté. Elle gardait de ses expériences intimes une philosophie originale et pratique, une parole alerte, malicieuse et colorée, et, par-dessus tout, un besoin continuel de distraction, avec le désir toujours éveillé de



séduire l'esprit des hommes, maintenant qu'elle ne pouvait plus troubler leurs sens et capter leur cœur.

Elle avait, dès le premier jour, fait sentir à Randal l'agrément qu'elle trouvait à sa compagnie et elle la recherchait autant que sa fille semblait soucieuse de l'éviter, de maintenir à cette fréquentation improvisée le caractère superficiel et sans lendemain des rencontres qu'on fait dans les villes d'eaux.

Il y avait, en effet, chez madame d'Heyange, non seulement à l'égard de Randal, mais de façon permanente, un parti pris de réserve, presque de froideur, qui contrastait singulièrement avec la spontanéité familière de madame Villard, et qui, sous les dehors affectueux, révélait entre la mère et la fille quelque divergence intime, quelque opposition profonde de tempérament.

Un soir pourtant, restée seule avec Randal sur la terrasse de l'hôtel, madame d'Heyange s'était montrée soudain communicative et détendue. Et, de même qu'à un tournant de route on voit tout à coup se dérouler un paysage imprévu, il avait eu la surprise de découvrir, dans cette belle et froide jeune femme, un esprit charmant, de nuance personnelle et fine, avec un fond de sérieux, de tendresse, d'ardeur même, qui perçait à chaque instant sous la trame neutre des paroles et des idées.

Discrètement, il avait amené l'entretien sur des sujets plus intimes et, sans se dérober, elle l'y avait suivi.

Quand, une heure après, ils s'étaient séparés, saisis tous deux par la fraîcheur des brumes qui montaient de la vallée, un courant de confiance s'était produit entre eux, comme si l'analogie de leur nature morale, les mêmes penchants, les mêmes

besoins les eussent préparés à se comprendre et destinés à se rencontrer.

Comment la relation ébauchée dans ces circonstances s'était continuée par lettres ; comment l'étincelle déposée au cœur de madame d'Heyange était devenue flamme, — flamme pénétrante et dévorante ; — comment, un soir de décembre, elle était venue chez Randal et s'était abattue dans ses bras : c'était pour celui-ci le souvenir le plus passionnant de sa vie.

Il avait alors connu le mélancolique et banal roman qu'avait été jusqu'à ce jour l'existence de la jeune femme.

Dès l'adolescence elle avait eu, par sa mère, le pressentiment des dessous tristes de la vie. Et cette révélation, si vague eût-elle été, lui avait mis au cœur un avant-goût d'amertume, une sorte de désenchantement précoce, dont elle ne s'était jamais guérie.

Elle achevait à peine sa dix-huitième année, quand madame Villard, chaque jour plus gênée dans ses allures par la présence de sa fille et plus jalouse d'épargner à sa beauté déclinante des comparaisons redoutables, s'était mis en tête de marier la jeune Lucienne.

Elle attachait à l'événement d'autant plus d'importance que, pour le préparer, elle avait depuis trois mois éloigné d'elle l'homme qui lui donnait les dernières illusions d'amour, le compositeur André Soriaz, l'auteur acclamé de *Viviane* et de *Deborah*. Il était à Naples en ce moment, sous prétexte de surveiller les répétitions d'un de ses ballets à San Carlo, mais n'attendait qu'un signe de la baronne pour venir reprendre son emploi près d'elle.

Dans ces conditions trop connues, les partis se dérobaient. Enfin, un homme de finance, Robert d'Heyange, s'était présenté.

Quarante-deux ans, grand, chauve, raide, la figure intelligente et commune, les vêtements corrects, très considéré dans les affaires par son nom, par sa fortune, par ses relations, par sa probité même (où d'ailleurs il entraît moins de conscience que de calcul), il avait été accueilli sans objection par la mère impatiente, accepté sans élan par la fille circonvenue. Mais, viveur brutal et vulgaire, il n'avait pas attendu plus d'un mois pour désertier le lit nuptial et retourner à ses maîtresses, après un de ces drames d'alcôve où le cœur d'une femme se meurtrit pour jamais.

De cette union disparate, une fille, Suzanne était née. Et cette naissance, en assignant un objet à la vie de madame d'Heyange, avait consacré le divorce intime des deux époux : ils avaient même toit, même table, même salon, rien de plus. D'ailleurs, nul conflit, nulle dispute entre

eux, l'absence d'intérêt commun leur épargnant les froissements.

Très digne, ayant horreur des taches, très résolue à demeurer pure en dépit des exemples qu'elle avait reçus depuis l'enfance, madame d'Heyange vivait fort seule et ne participait, pour ainsi dire, que par sa présence aux soirées que sa mère offrait chaque semaine, comme aux dîners d'affaires que son mari la priait de présider à l'occasion.

Le monde, complaisant à toutes les faiblesses, lui en voulait un peu de son rigorisme et la jugeait altière et froide. Mais, comme jamais une médisance ne tombait de sa bouche, comme elle était indulgente et serviable à tous, on lui payait en estime ce qu'elle méritait en sympathie.

L'âme vide, le cœur vierge, obligée parfois de s'avouer que sa fille, trop jeune encore, n'absorbait pas toute sa puissance

de tendresse, elle cherchait dans la lecture, dans la musique surtout — dont elle avait l'instinct profond — un emploi de ses facultés inoccupées, un dérivatif à ses besoins de rêve et d'émotion.

Dans cette existence pâle, la rencontre de Philippe Randal à Gastein avait été comme un éclair.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait pas eu de peine à se défendre contre les avances que son délaissement et sa beauté lui avaient attirées ; car, dans le regard des hommes qui les lui avaient adressées, elle avait toujours lu ce qui répugnait le plus à sa nature sérieuse, chaste et droite, ce dont elle avait tant souffert comme fille et comme épouse. — la recherche du plaisir facile, le désir hypocrite ou brutal, le libertinage du cœur et des sens, l'amour dépouillé de l'illusion qui le poétise, de la passion qui l'excuse, de l'idéal qui le justifie.

Quelle différence dans le langage de Randal ! Avec quels égards, quel tact, il s'était approché d'elle ! Il lui avait parlé en homme qui pratiquait le culte des femmes, qui connaissait les aspirations cachées de leur cœur et les exigences secrètes de leur sensibilité, qui sans doute avait sondé leur tendresse, partagé leurs rêves, éprouvé par elles les émotions qui font la vie pleine, enviable et fortunée.

A vrai dire, il était moins sensible et plus voluptueux qu'elle ne supposait. Un véritable amour, inspiré par une actrice et rompu par la mort après deux ans de bonheur, puis une liaison adultère, bientôt usée par l'ennui, enfin quelques intrigues galantes sans intérêt ni lendemain, c'était là toute l'histoire de son cœur.

Mais il était de ces hommes qui plaisent à la femme par l'acuité vibrante de leurs impressions, par l'involontaire hommage



qu'elle devine dans leurs paroles et leurs regards, par la ressemblance de nature, par la complicité d'instincts et de penchans qu'elle découvre en eux.

Du jour où madame d'Heyange avait commencé de subir son influence, elle avait senti le péril. Au premier mot de tendresse qu'il lui avait adressé, elle s'était vue perdue. Et toutes les défenses qu'elle avait élevées autour d'elle, tous les raisonnemens dont elle avait fortifié sa vertu, tous les obstacles qu'opposait sa pudeur s'étaient écroulés d'un seul coup. Ayant donné son âme, elle avait estimé peu de chose le don de son corps.

Alors, pour ces deux êtres, une ère de bonheur inouï s'était ouverte.

Le mystère absolu dont ils enveloppaient leur amour en assurait la durée. Pas une fois Randal n'avait franchi le seuil de sa maîtresse, afin que, personne ne

l'ayant jamais rencontré chez elle, on ne pût la soupçonner, si d'aventure on la voyait entrer chez lui. La proximité de leurs demeures facilitait encore leurs relations.

Elle venait deux ou trois fois par semaine, tantôt le matin, tantôt l'après-midi, parfois même le soir, au sortir d'un dîner, étincelante et parée, gardant sa voiture à la porte comme elle eût fait si une seconde soirée l'eût appelée rue Balzac.

Dans la pensée ininterrompue de cet amour, dans l'espérance et l'attente continues des visites de son amie, Randal en était arrivé à ne plus guère sortir de chez lui, ayant pris le plaisir en horreur, le monde en dédain, ses amis en indifférence, ne conservant qu'un seul goût intact et vif, celui du travail.

La crise sentimentale qu'il traversait

coïncidait en effet avec une phase grave de sa vie pratique et morale.

Orphelin dès l'enfance, indépendant de fortune, il avait suivi la carrière de la diplomatie par désir de courir le monde et de varier ses points de vue sur les hommes et les choses. On l'avait expédié tour à tour à Londres, à Stockholm, à Berlin, à Rome.

De son séjour dans les pays du Nord, il avait rapporté un volume de souvenirs intimes et pittoresques. Ce petit livre, écrit sous l'inspiration de Sterne et de Heine, avait procuré à l'auteur, pour ses débuts littéraires, un succès du meilleur augure.

A Rome, l'histoire de la Renaissance l'avait aussitôt captivé. Une recherche heureuse à la Bibliothèque Vaticane lui avait permis d'éclairer d'un peu de lumière la figure de Simonetta Vespucci, cette maîtresse de Julien de Médicis, dont un chef-

d'œuvre de Pollajuolo et quelques sonnets de Politien nous ont légué le souvenir mystérieux.

La biographie de son héroïne lui avait, d'autre part, servi de cadre et d'argument pour une étude plus générale sur la psychologie de l'âme féminine dans l'Italie des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles. Et ce travail, publié sous forme d'articles, avait révélé chez Randal des qualités peu communes de style et de pensée.

Puis, croyant trouver dans cette voie nouvelle un emploi plus actif et mieux approprié de ses facultés, se reconnaissant d'ailleurs trop indifférent aux choses de la politique pour donner sa mesure dans une carrière officielle, il s'était démis de ses fonctions et réinstallé à Paris. Le désir de n'être plus traité en simple amateur, en dilettante du travail, l'avait surtout dirigé dans le choix du sujet qui devait désormais occuper ses journées. Après quelques

hésitations, il avait entrepris une *Histoire des Médicis*, dont le premier tome, fruit de deux ans de labour, l'avait mis en vedette parmi les jeunes écrivains.

L'entrée de madame d'Heyange dans sa vie, loin de troubler son travail, l'avait stimulé, soutenu. Jamais, en effet, il ne s'était senti l'esprit si dispos, l'intelligence si ouverte et si libre.

Huit mois s'étaient écoulés de la sorte. Puis, insensiblement, sans motif extérieur, un changement s'était fait en lui.

Retranché du monde, disparu pour tous, vivant pour cette femme seule, il était sans cesse poursuivi par le besoin d'elle, de sa grâce adorable, de son esprit si charmant, de son âme si tendre et si passionnée. Chaque jour, il l'attendait avec plus d'impatience et d'angoisse. Et les jours où elle ne venait pas lui semblaient interminables et fastidieux comme les nuits où l'on ne dort pas.

Avec une douleur aiguë, il constatait qu'il ne la posséderait jamais davantage, qu'elle ne pourrait jamais, étant indissolublement liée à son époux par ses devoirs envers sa fille, lui appartenir entièrement, ouvertement, à la face de tous.

Il comprenait que dans six autres mois, dans un an, dans dix ans, il en serait de même; que son cœur, tout son être et toutes ses forces étaient engagés dans une aventure sans issue, enfin, qu'il était voué à l'irréparable misère d'un esclavage suppliciant et secret.

Et soudain il avait senti naître en lui la résolution violente de fuir, de ressaisir sa liberté, de chercher dans un voyage, — un de ces voyages tellement lointains qu'ils vous transforment l'âme, — la guérison et l'oubli de son amour.

Un soir, n'y tenant plus, il avait confessé son cœur à madame d'Heyange.

Terrifiée de cette révélation, précipitée du sommet du bonheur dans l'extrême infortune, elle avait trouvé la force de lui conseiller de partir, gardant au fond d'elle l'espoir inavoué, la confiance illogique et lâche, qu'il ne l'abandonnerait pas et que leur bonheur, tout condamné qu'il fût désormais, compterait quelques mois encore d'illusion et de répit.

Quinze jours plus tard, il était parti, laissant derrière lui une âme stupéfaite et dévastée, mais pardonnante, toujours éprise et religieusement dévouée.

Les premières étapes de son voyage n'avaient été qu'une longue détresse, une cruelle et stérile évocation de souvenirs.

A Brindisi, où il s'était embarqué, à Athènes, à Smyrne, à Beyrouth, il avait connu l'horrible angoisse qui vous étreint l'âme, le soir, dans la solitude des chambres

d'hôtel, lorsqu'on sent se lever en soi l'image indélébile et vaporeuse que les femmes aimées nous gravent au cœur; lorsque, loin de leur caresse et de leur sourire, la mémoire nous revient de tel geste, telle attitude, tel parfum qu'elles avaient entre nos bras et que nous ne connaissons plus.

Puis, à changer de cadre continuellement, sa douleur s'était allégée, transposée. Bientôt même, il y avait trouvé un certain charme imprévu qui convenait à sa nature imaginative et passionnée.

A Byblos, au bord du fleuve Adonis; à Tibériade, sur la grève du lac divin; à Phike, parmi les ruines et les papyrus, il avait éprouvé combien sont puissantes, sur un cœur misérable, la magie du passé, la beauté des sites, l'euphonie même des noms.

De chacun de ces lieux, il avait écrit à madame d'Heyange des lettres éloquentes



et pittoresques, débordantes d'émotion, de repentir et de poésie.

Peu à peu, sans qu'il s'en doutât, sa tristesse était devenue pour lui une sorte d'exercice intime, une méditation attachante et mélancolique, où chaque souffrance se perdait en rêverie.

Mais à mesure aussi qu'il avançait dans son voyage, il se prenait d'une curiosité plus vive pour les choses qui l'entouraient. Son esprit cultivé, avide de tout voir et de tout comprendre, s'intéressait aux mille particularités de forme et de couleur, aux innombrables différences de type et de costume, d'art et de langage, de mœurs et de rites, qui font de la vision de ce monde un spectacle plus capricieux et plus diapré que le voile brodé de la grande Isis.

A Ceylan, il avait passé trois mois à visiter les sanctuaires du bouddhisme,

s'efforçant d'acquérir, à l'aide des travaux de la science occidentale, quelques vues personnelles sur cette paradoxale doctrine, la plus désespérante et la plus consolante qui ait jamais été professée.

A Java, le paysage tropical, les races, la flore lui avaient ouvert ensuite une source inépuisable d'études et d'observations.

Dans cette activité de son intelligence, son cœur semblait s'assoupir et, pendant des jours et des jours, demeurait silencieux. Pour le réveiller, il suffisait, à vrai dire, d'un aspect intime de la nature, d'une solitude trop prolongée, parfois d'un simple sursaut de souvenirs.

Alors, Randal se retrouvait tout entier, avec sa fièvre ancienne et ses regrets désespérés. Sincère comme on croit l'être à ces heures, il écrivait à madame d'Heyange : « Je ne cesse de penser à vous. En tout

lieu, votre image m'accompagne et se mêle à ce que je ressens. Ce matin encore, dans le brouillard de perle et d'or qui nous voilait Ceylan, votre chère vision, etc., etc. » Ou bien : « Hier soir, tandis que nous côtoyions Sumatra, la lune, toute blanche, s'est levée sur l'horizon mouvant des flots. Alors, dans la clarté splendide et pâle de la nuit, mon âme, plus éprise que jamais, s'est élancée vers vous, etc., etc. »

Mais ces grands accès de tendresse, ces violents rappels de souvenirs ne l'empêchaient pas de céder à l'attrait que les formes féminines, apparues au long de sa route, exerçaient sur lui. La distraction banale et tarifée des voluptés exotiques ne lui avait pas suffi : par deux fois au moins, il avait rencontré l'autre amour, — l'amour galant et délicatement impur que la civilisation a inventé pour raffiner l'instinct qui perpétue la vie.

Pendant son séjour à Batavia, il avait ébauché une intrigue avec la femme d'un officier hollandais qu'il avait connue au bal du Gouverneur. Très jeune et jolie, les cheveux blonds, le teint de lis, l'air d'une vierge en fleur, elle s'était agréablement grisée des flatteries dont il l'avait cajolée. S'étant laissé tout dire, elle lui avait fait tout espérer. Mais prestement, à l'instant décisif, elle s'était dérobée. Et cet échec un peu ridicule l'avait dépité : quinze jours plus tard, à Singapour, il y pensait encore.

La seconde fois, c'était sur le bateau des Messageries qui le transportait au Japon. Le hasard venait de le rapprocher d'une Anglaise, mariée à un fonctionnaire de Hong-Kong, qui rentrait seule en Europe par la voie du Pacifique et des États-Unis. L'aventure, engagée à bord, s'était poursuivie, secrète et charmante, à Yokohama,

dans une villa cachée sous les pawlonias et les magnoliers. Un mois durant, — l'intervalle de deux paquebots, — il avait vécu dans les bras de cette femme qui n'avait ni cœur ni beauté, mais qui était vive, d'une maigreur élégante et nerveuse, d'une grâce originale et perverse.

De cette même villa, quelques jours après le départ de la visiteuse, il avait adressé à madame d'Heyange une lettre qui se terminait ainsi : « Tout me manque parce que vous me manquez. Jamais je n'ai senti de la sorte ce que vous valez, ce que vous étiez dans ma vie, ce que j'ai perdu en vous perdant, et quelle impossibilité c'est de ne plus vous aimer quand on a commencé. Je n'aime que vous, je ne vis que par vous : le reste n'est qu'illusion et tristesse. »

Et, dans un sens, c'était vrai. Tandis qu'il écrivait ces lignes, la pensée de madame d'Heyange, le besoin de son parfum

moral et de son délicat génie féminin le hantaient désespérément.

Des mois encore s'étaient écoulés : il avait parcouru de nouveaux pays, la Chine, Pékin, la Grande-Muraille et la Corée. Le monde chinois, lui apparaissant comme une autre humanité, l'avait si vivement intéressé, que toute sa vie intime s'était, pour ainsi dire, renouvelée. Alors, dans ses souvenirs, une grande accalmie s'était faite. Il en avait eu la révélation subite et joyeuse, par un clair matin d'avril, pendant une excursion aux Tombeaux des Mings. Et le soir même, dans la mauvaise auberge de village où il était descendu, il avait écrit à madame d'Heyange : « Une tendresse toute nouvelle vient d'éclorre pour vous dans mon cœur ; rien n'y subsiste plus de ce qui l'a tant troublé. Votre rêve est réalisé. Je vous aime dans une paix profonde, ne découvrant plus en moi d'autre désir que de vous faire

partager le repos de mon âme et la sécurité de mon affection. »

C'était le rêve, en effet, de madame d'Heyange, qu'une tendre amitié naquit un jour des cendres de leur amour, comme c'était de plus en plus sa conviction que rien au monde ne pouvait ressusciter cet amour.

Le jour même de leur séparation, au moment des adieux, Randal, la voyant toute déchirée, lui avait dit pour la consoler par un vague espoir :

— Qui sait si, fortifiés et renouvelés par cette épreuve, nous ne pourrions pas nous aimer encore ?

Elle avait répondu, avec un geste d'horreur :

— Nous aimer d'amour ? Jamais. C'est un trop dur martyre.

Toutes les lettres qu'il avait reçues d'elle en cours de route confirmaient cette réso-

lution. « Oubliez de moi ce qui est mort pour toujours, lui écrivait-elle, ce qui n'aurait jamais dû exister, et gardez-moi le seul sentiment que je puisse encore accepter de vous, — l'amitié. »

A une épître trop passionnée qu'il lui avait adressée de Ceylan, elle avait répondu : « Vous me désolez de vous attacher si obstinément à un passé qui ne peut plus revivre. Notre bonheur, s'il en est encore un pour nous, est tout entier dans l'avenir. Il nous faudra l'édifier pierre à pierre : rien de ce qu'a touché la flamme ne peut plus servir. »

Elle avait quelque mérite à s'exprimer ainsi ; car, étant, par nature, plus sensible que Randal, ayant mis, somme toute, beaucoup plus de son cœur et de sa vie dans son amour, n'ayant pas d'ailleurs les distractions du voyage pour occuper sa tristesse, mais obligée de continuer à vivre



dans le cadre même de son bonheur perdu, elle avait plus cruellement souffert que lui, à une bien plus grande profondeur d'âme.

Plusieurs fois, dans un accès de désespoir, elle avait pris la plume et avoué son tourment à l'absent. Mais, chaque fois, elle avait eu le courage de déchirer la lettre pour ne pas troubler le travail d'apaisement qu'elle s'était imposé le devoir de favoriser en lui. Un jour, cependant, elle n'avait pu retenir cet aveu : « De grâce, ne m'écrivez plus ainsi. Vous m'affolez. Comprenez donc que je n'ai pas trop de toutes mes forces pour maîtriser des sentiments que je dois vaincre si je veux vous revoir jamais. »

A la longue, sa généreuse nature avait pris le dessus. Sa correspondance, dès lors, n'avait plus porté trace de luttes intérieures ; elle exprimait, au contraire, l'espérance invincible, la ferme certitude qu'une affection

calme et irréprochable se formerait un jour entre eux.

Ce jour était arrivé. La visite de retour que Randal venait de faire à madame d'Heyange inaugurait l'ère de leurs sentiments nouveaux.

### III

Dès le début, leurs relations s'établirent sur un ton de franche amitié.

Il venait régulièrement la voir une fois la semaine, de préférence aux heures où il avait chance de la trouver seule.

Il entrait, l'air souriant, heureux. Il lui disait son vif plaisir de revoir Paris et ses amis, de se refaire une vie sédentaire et studieuse après deux ans de loisir vagabond. Il lui confiait ses projets. Tout d'abord il allait mettre au net ses impressions

de voyage et les publier. Il s'y appliquerait immédiatement, car il avait hâte de reprendre son *Histoire des Médicis*, dont le second tome n'était qu'ébauché lors de son départ. Il s'imposerait, en vue de cette œuvre, une discipline austère d'existence et de travail. Au printemps, il irait passer deux mois à Florence, pour des recherches à la Bibliothèque Laurentienne, et, l'automne suivant, deux autres mois à Rome, pour une consultation de textes aux Archives Vaticanes.

Elle approuvait cette belle ardeur intellectuelle, ce programme d'une vie sérieuse et saine.

— Il faut bien, répliquait-il, que j'adopte la philosophie de mon âge.

— De votre âge ?

— Mais, oui. Songez donc que le mois prochain j'aurai trente-sept ans ! La période des aventures est close maintenant pour

moi : mon « cycle héroïque » est accompli. Par vous, j'aurai connu les grandes émotions du cœur ; près de vous, je connaîtrai les joies de l'esprit : ainsi vous aurez parfumé toutes les heures que j'aurai vraiment vécues.

Car il comptait bien l'associer intimement aux intérêts nouveaux de sa vie. Elle serait la confidente de toutes ses idées, la conseillère de tous ses actes, étant la seule affection féminine qu'il voulût accueillir désormais.

Dans l'intervalle de ses visites, il s'ingéniait à lui marquer de mille façons la place privilégiée qu'il lui réservait toujours dans ses pensées. Tantôt c'étaient des fleurs qu'il lui envoyait, sans un mot, sans une carte, sachant bien qu'elle en devinerait la provenance. Ou c'était quelque objet rapporté de là-bas : une coupe de jade, une fine porcelaine, un bronze patiné d'or. Elle jouis-

sait délicieusement de ces attentions qui mettaient dans leur amitié nouvelle un reflet de leur tendresse passée. Et, s'abandonnant au charme d'un attachement si loyal et si délicat, elle se sentait revivre comme une plante trop longtemps recluse à qui l'on vient de rendre l'air.

De fait, depuis la reprise de leurs relations, rien d'équivoque ne se mêlait aux sentiments de Randal. Le lieu même où madame d'Heyange le recevait contribuait à le maintenir dans ces dispositions, puisque, n'étant jamais venu chez elle autrefois, il n'y retrouvait aucun souvenir.

D'ailleurs, de temps à autre, une visite interrompait leur dialogue. Randal, de bonne grâce, suivait l'entretien sur les sujets habituels de la conversation parisienne, sur ce terrain banal, vague et mouvant, qui s'étend du Bois de Boulogne à l'Académie, du domaine de la toilette aux régions de la

politique, du roman qui vient de paraître au scandale qui va éclater. D'autres fois, c'était la baronne Villard, portant fièrement la soixantaine, toujours en frais d'esprit pour les hommes et trouvant moyen de leur plaire encore. Ou bien c'était Suzette d'Heyange qui, rentrant de promenade, accourait embrasser sa mère, avec une agilité de jeune chèvre, et repartait en coup de vent.!

Oui, sans réserve, Randal s'estimait heureux maintenant. Être l'ami, songeait-il, l'intime ami d'une jeune femme autrefois possédée ; jouir des grâces de son esprit après avoir respiré tous les parfums de son âme et de son corps ; la trouver toujours désirable et ne la plus désirer ; conserver assez d'empire sur son cœur pour que nul autre homme n'y puisse pénétrer ; l'approcher sans trouble, puisqu'elle n'a plus de mystère, et sans fièvre, puisqu'elle n'est plus

que tendresse ; retrouver ainsi les douceurs de l'amour dans la paix de l'amitié, — quel rêve charmant, quelle idéale volupté !

Des semaines passèrent ainsi.

Un soir de la fin de décembre, comme Randal était venu prendre le thé chez madame d'Heyange, elle lui dit, avec un peu d'embarras, au moment où il se retirait :

— On me laisse, vous le savez, une entière liberté pour le choix de mes amis et je suis seule juge des conditions où il me plaît de les recevoir... Cependant, ne conviendrait-il pas que vous vous fissiez connaître de mon mari ? Si vous n'y voyez pas d'objection, je pourrais moi-même, un de ces soirs...

Il l'interrompt :

— Rien de plus juste, en effet. Dès que vous en trouverez l'occasion, je vous prierai de me présenter.



A quelques jours de là, madame d'Heyange dit à son mari pendant le déjeuner :

— Je recevrai probablement ce soir la visite d'un ami que je ne crois pas vous avoir encore présenté, M. Philippe Randal. S'il vous était possible, avant de sortir, de l'attendre auprès de moi, vous m'obligeriez.

De temps à autre, en effet, Robert d'Heyange consacrait à sa femme quelques instants de sa soirée jusqu'à l'heure où le ballet, le cercle ou ses maîtresses le réclamaient au dehors.

Il répliqua :

— Quel homme est-ce ?

— Mais un homme de loisir et d'étude, que nous avons connu jadis, ma mère et moi, à Gastein, et que je n'avais pas vu depuis deux ans, car il voyageait au loin. Il a visité l'Orient, les Indes, la Chine et le Japon, et il en parle d'une façon qui n'est pas banale.

Robert d'Heyange eut, pour approuver, un sourire d'ironie, qui semblait dire : « Cet homme doit être le mieux du monde, puisque vous daignez l'accueillir. »

Mais, toujours soucieux de correction, il était reconnaissant à madame d'Heyange de son procédé, et ce fut aimablement qu'il déclara :

— J'attendrai pour sortir, ce soir, que votre ami soit venu.

Il appuya légèrement sur le mot d'*ami*.

Le soir venu, la présentation fut faite.

L'échange des formules d'usage ayant laissé aux deux hommes le temps de s'observer, l'impression qu'ils se produisirent réciproquement fut plus favorable qu'ils ne l'avaient présumé.

D'instinct, Robert d'Heyange s'attendait à trouver dans cet ami de sa femme, subitement révélé, un banal exemplaire du soupirant de salon, du galant mondain. Et ce

genre de personnage lui était particulièrement insupportable, à lui, l'homme des réalités tangibles, le financier pratique, le viveur positif et sans scrupule, qui ne voyait dans le sentiment que la « réclame » de l'amour et qui prenait une maîtresse comme il concluait une affaire.

Or, Randal, mû par l'inconscient et bizarre désir qu'a tout amant de s'imposer à l'estime de son rival, déployait, en parlant, les côtés de sa nature qui pouvaient le mieux plaire à son interlocuteur. En phrases nettes et simples, il racontait son voyage, citait des anecdotes brèves, des faits précis, appuyés d'un chiffre au besoin, des particularités de climat ou de mœurs, des incidents de chasse ou de navigation, comme s'il n'eût traversé le monde qu'en observateur attentif, impassible et prosaïquement curieux.

Sentant qu'il intéressait, il trouvait, lui

aussi, chez Robert d'Heyange, plus d'agrément qu'il n'avait pensé. A défaut du charme, celui-ci possédait, en effet, l'aisance de manières et cette amabilité insinuante et hautaine que donnent souvent aux gens d'affaires le maniement des personnes et l'habitude des négociations délicates.

Visiblement les deux hommes se plaisaient : car maintenant ils échangeaient des compliments discrets, se découvraient des façons communes d'agir et de penser.

Madame d'Heyange les écoutait, muette, un pli de souci au front, lorsque son mari, ayant tourné le regard vers elle et surpris l'expression de sa physionomie, se leva soudain :

— Vous m'excuserez, monsieur, si j'abrège un entretien qui me procure autant de plaisir que de profit; mais n'étant pas prévenu de votre visite, j'avais accepté pour

ce soir des engagements auxquels je ne peux me soustraire. J'espère bien, d'ailleurs, que madame d'Heyange me ménagera de temps à autre l'occasion de vous revoir.

Et le ton de ces paroles signifiait : « Vous me plaisez fort, étant tout autre que je n'avais cru. Si je me retire, c'est qu'il serait indiscret, de ma part, d'imposer plus longtemps ma présence à madame d'Heyange, dont je ne me reconnais pas le droit d'acaparer les amitiés. »

Ayant serré la main de sa femme, il sortit.

La porte fermée, Randal fut à son tour frappé par l'altération des traits de son amie.

— Qu'avez-vous ? dit-il ; n'êtes-vous pas bien ?

— Un simple malaise qui va disparaître, reprit-elle. N'y faites pas attention : parlez-moi.

Mais, loin de se dissiper, son trouble s'aggravait. Elle se sentait le cœur oppressé jusqu'à l'angoisse, avec une envie grandissante de se cacher pour pleurer; car des souvenirs trop pénibles, des images trop douloureuses l'avaient assaillie, à la vue de ces deux hommes qui évoquaient devant elle tout son passé de femme et qui, l'un et l'autre, l'avaient tenue dans leurs bras.

Et comme Randal, inquiet de sa pâleur, la questionnait encore :

— Ce n'est rien, je vous assure, murmura-t-elle. Je vais me remettre.

Elle se leva, fit quelques pas à travers le salon et s'arrêta devant la cheminée où, s'appuyant d'une main elle tendit alternativement ses pieds à la flamme.

A demi retournée vers Randal, elle formait ainsi une silhouette exquise, avec sa taille cambrée, ses formes pures et son

visage triste où le scintillement du foyer mettait une clarté rose.

Puis, se sentant déjà mieux par l'effet du mouvement, elle revint s'asseoir près de lui et, d'un sourire un peu forcé, elle dit :

— Vous voyez : ce n'était pas bien grave, c'est fini. Causons maintenant, causons vite : car l'heure passe.

D'ailleurs, la porte s'ouvrait. On servait le thé. Les soins qu'elle apportait toujours à la préparation de sa boisson préférée achevèrent de lui rendre son calme et la maîtrise de sa pensée.

Ils s'entretenaient de choses indifférentes, lorsque Randal, se rapprochant d'elle et lui prenant la main, lui dit, presque impérieusement.

— Maintenant confiez-moi ce que vous avez éprouvé tout à l'heure et ce qui a causé votre trouble?

Elle répondit :

— Je venais d'être très émue, et vous savez, mon ami, que je ne suis guère forte devant les émotions. Aussi parfois en abusent-elles contre moi... Puisque c'est fini, n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire.

— Non, cela vaut mieux, je vous en prie.

Il sentit qu'en ce moment il n'obtiendrait d'elle rien de plus et n'insista pas.

Mais rentré chez lui, une heure plus tard, il se posa pour la première fois ces questions : « Qu'éprouve-t-elle tout au fond d'elle-même, dans le secret de son être, quand elle pense à notre passé ? Quel souvenir garde-t-elle des réalités troublantes de notre amour ? Y songe-t-elle parfois ? Ne les regrette-t-elle jamais ?... L'imagination de la femme, comme son corps, a des pudeurs que l'homme ne connaît pas. Ce-



pendant, chez une créature si vibrante, la mémoire des sens n'est-elle pas plus tenace encore que celle de l'âme?... Sait-on ce qui se passe dans une tête, dans un cœur, dans des nerfs de femme? Incompréhensible à tous, mystérieuse à elle-même, forme adorable et la plus décevante de l'éternelle Illusion, quel OEdipe la devinera jamais?... »

Cette scène, insignifiante en soi, agit profondément sur l'esprit de Randal par la suite des images qu'elle y suscita.

L'exercice des facultés actives et sérieuses de sa nature, le progrès des années, l'approche de la maturité n'avaient pu étouffer en lui les instincts premiers de sa jeunesse : comme à vingt ans, il gardait la curiosité des émotions du cœur, le don de se figurer les formes voluptueuses de la vie sentimentales et de se complaire à leur représentation.

Si, d'autre part, il n'avait eu dans l'âme un fond de sincère bonté, une réelle puissance d'attachement, on aurait pu le classer parmi ces dilettantes de la passion, qui cherchent dans l'amour le spectacle seul de l'amour, et dont la jouissance suprême est de prévoir ou de contempler les infinies combinaisons de lignes et de nuances, d'attitudes et de gestes, de sons et de soupirs, par lesquelles la créature éprise s'efforce de traduire son rêve ou d'exhaler sa souffrance.

Le principal effet que le voyage eût opéré sur le cœur de Randal avait été de dissiper les visions qui s'y cristallisaient autour de la pensée de madame d'Heyange, d'interrompre le travail de retouche et d'embellissement que l'imagination amoureuse fait subir sans trêve à l'objet de son culte.

Si le fil ainsi coupé ne s'était pas renoué

dès son retour à Paris, c'est que le plaisir de découvrir chez son amie des grâces nouvelles, un attrait de douceur et de sérénité qu'il ne lui connaissait pas, avait suffi d'abord à le distraire et le charmer. C'est enfin que son esprit ayant retrouvé le calme, ses réminiscences s'y reflétaient calmes aussi. Car vainement croyons-nous ressaisir par la mémoire les jours disparus : toute notre vie consciente tient dans la minute actuelle et, quoi que nous fassions, c'est toujours à travers le présent que nous revoiyons le passé.

Un fait nouveau pouvait seul réveiller chez Randal les impressions disparues et restaurer leur puissance.

Le trouble passager qui s'était emparé de madame d'Heyange, à leur dernière entrevue, produisit ce résultat, en évoquant aux yeux de son ami la maîtresse d'autrefois, non plus transfigurée et comme spirituali-

sée par le souvenir, mais réelle et tangible, vibrante et désirable, telle enfin qu'aux jours anciens. Si courte qu'eût été l'apparition, elle fut décisive.

## IV

A partir de ce jour, une inquiétude vague, un étrange malaise de l'âme et des sens tourmentèrent Randal.

Les circonstances extérieures de sa vie aggravaient d'ailleurs cette crise intime.

Rentré depuis trois mois à Paris, les premières joies du retour épuisées, il sentait peser sur lui le désenchantement et l'ennui qui succèdent aux longues périodes d'activité physique et qui traduisent la gêne éprouvée par l'organisme à se re-

plier aux conditions de la vie sédentaire.

Dans cet état d'esprit, la rédaction de ses notes de voyage, dont il s'occupait sans désenparer, lui semblait une besogne fastidieuse, qu'il ne continuait que pour l'avoir commencée.

Une nuit, ayant travaillé fort tard pour mettre le point final au dernier chapitre, il sentit d'une façon lamentable et saisissante la vanité de son œuvre, de ses rêves, de sa vie, la vanité de tout. Au fond, qu'avait-il rapporté de cette odyssee de deux ans? — Des visions de paysages, visions illusoires et fugitives, qui n'étaient que le reflet de ses sentiments intimes et que, par suite, il aurait perçues toutes pareilles en n'importe quel autre lieu : voilà pour le monde extérieur. Quant aux impressions morales, une seule les résumait toutes : c'est que l'homme est partout inintelligible à l'homme ; c'est qu'un abîme profond sépare les races

comme les cœurs, et que jamais deux âmes, sur cette terre, ne se seront vraiment comprises, pénétrées, connues. Et persuadé plus que jamais de l'inutilité de nos tentatives pour sortir de nous-mêmes, édifié maintenant sur le mirage de l'exotisme, sur cette ridicule croyance qu'on change d'âme à changer de lieu, il mit comme épigraphe au travail qu'il venait d'achever ce verset de *l'Imitation* :

*Qu'est-ce que vous pourriez voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Quand toutes les choses de ce monde seraient devant vos yeux, que serait-ce, sinon une vision vaine ?*

Le lendemain, dans l'après-midi, il était chez madame d'Heyange, avec qui il avait pris rendez-vous pour lui montrer une collection de dessins des maîtres japonais. Les précieuses estampes couvraient la table devant laquelle ils étaient assis, à côté l'un de l'autre, en face de la fenêtre.

Il la sentait tout près de lui, plus près qu'elle n'avait encore été depuis les jours enfuis de leur tendresse passée.

A chaque question qu'elle lui adressait, il respirait son souffle frais et léger. Chaque fois que, pour lui répondre, il relevait la tête, il frôlait presque son visage incliné, où les rayons du soleil répandaient une coulée de lueur blonde.

Et soudain une envie folle, un irrésistible désir le prit de revoir passer, sur cette figure sereine, le fugitif émoi, le désordre charmant qui, l'autre soir, en avait un instant troublé les traits.

Le silence qu'il observait et l'altération de sa physionomie surprirent madame d'Heyange, qui l'interrogea en souriant :

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ?

Il répondit, comme poussé par un ressort intérieur et sans pouvoir retenir ses mots :



— Je veux savoir si vous m'aimez encore.

Elle se recula brusquement, déconcertée par l'imprévu de la question.

— Pourquoi, dit-elle, me demandez-vous cela ?

Il reprit, d'une voix brève :

— Parce que je vous aime toujours et que je ne peux vivre sans vous.

Elle resta, un instant, les yeux fixes, les lèvres ouvertes et sans parole. Puis, joignant les mains, elle prononça :

— Je vous en supplie... si vous avez un peu d'affection pour moi, ne me répétez pas, ne me répétez jamais ce que vous venez de me dire.

Et comme il insistait, laissant déborder son cœur, évoquant leurs plus chers souvenirs, montrant le passé prêt à renaître, elle poursuivit :

— Mon pauvre ami ! Mais non, notre

passé ne peut plus revivre. Ce serait folie de vouloir le ressusciter : nous ne pourrions plus nous aimer comme autrefois et nous nous ferions souffrir bien davantage.

Il l'interrompt :

— Vous craignez donc de souffrir encore ?

— Oh ! ne dites pas cela, fit-elle. Je vous jure que la peur de la souffrance n'est pas ce qui m'arrête, quoique j'aie bien souffert, plus que vous ne pensez peut-être. Mais c'est la conviction qu'avant peu les mêmes causes qui nous ont déjà séparés vous détacheraient de moi. Et vous m'abandonneriez encore ou, ce qui serait pis, vous croiriez devoir me garder par pitié. De toute façon, nous nous rendrions horriblement malheureux, et sans remède, cette fois ; notre souvenir même nous deviendrait odieux... Mais ne parlons plus de cela. Jamais, n'est-ce pas ? jamais !

Il ne répondit pas : mais il la couvrit d'un regard si suppliant et passionné, qu'elle frémit de la tête aux pieds, comme si une grande caresse l'eût enveloppée tout entière.

Et elle comprit de quels liens mystérieux la possession peut enchaîner deux créatures ; comment un être vous prend et vous captive, corps et âme, au point que vous ne puissiez plus jamais vous ressaisir ; combien enfin elle appartenait encore à cet homme. puisque, au premier appel de lui, elle se sentait défaillir.

Suffisamment éclairé par le trouble qu'il percevait en elle, il se leva et, d'un accent triste et tendre, il lui dit comme adieu :

— Croyez-vous donc qu'il y ait pour nous un sentiment possible en dehors de l'amour ?

## V

Dans leurs entrevues suivantes, il ne fit aucune allusion au sujet délicat qu'ils avaient abordé. Il ne se montrait ni moins affectueux ni moins discret qu'auparavant; ses visites n'étaient ni plus ni moins fréquentes, ni plus ni moins prolongées. Cependant madame d'Heyange éprouvait, en sa présence, une impression obscure d'inquiétude et de mélancolie; l'intervalle de leurs rencontres lui paraissait plus long, l'heure qu'ils passaient ensemble plus ra-

pide. Et quand il s'en allait, mille choses confuses, qu'elle aurait voulu dire, lui opprimaient le cœur.

Elle se prenait à regretter d'avoir interrompu si brusquement leur grave entretien, d'avoir peut-être affligé son ami par des réponses si péremptoires, surtout de ne lui avoir pas assez dit quelle place il tenait dans sa vie, quelle affection, quelle confiance elle mettait en lui... Pourtant ne valait-il pas mieux qu'elle eût ainsi parlé? Plus elle réfléchissait plus elle se confirmait dans l'idée que toute tentative pour restaurer le passé était condamnée d'avance et les entraînerait tous deux, à bref délai, dans un nouveau désastre, pire que le premier.

Une autre considération, d'un ordre plus délicat, un scrupule de conscience, qui cependant ne l'avait pas arrêtée jadis, la retenait aussi.

Dans la détresse morale où elle s'était trouvée au lendemain de leur rupture, elle avait, par un effort énergique, reporté vers sa fille les forces inemployées de son cœur. Et, comme il arrive souvent aux mères coupables, elle s'était prise pour Suzanne d'une passion ardente et réparatrice.

L'enfant était d'ailleurs charmante. Son père, peu tendre à l'ordinaire, la gâtait à plaisir; car elle l'amusait par un tour d'esprit drôle et personnel qui annonçait, dans la fillette de dix ans, la jeune femme spirituelle et vive dont les hommes raffoleraient plus tard. Mais, comme si un instinct l'eût avertie, elle se montrait, de préférence, câline et sérieuse avec sa mère, dont elle était devenue la compagne habituelle.

Vingt fois, regardant la petite qui travaillait auprès d'elle, le nez sur sa tapisserie, les pieds sur la barre de sa chaise, tirant la langue à chaque point de l'aiguille,

madame d'Heyange s'était juré de lui épargner les tristesses qu'elle-même avait connues jadis, ce désenchantement précoce, cet avant-goût d'amertume qui l'avait envahie quand, jeune fille, elle avait douté de sa mère.

C'était là un obstacle invincible à la reprise de son amour : elle ne se reconnaissait plus le droit de sacrifier sa fille à son bonheur. Sans ce lien frêle et puissant, la certitude même de la catastrophe prochaine ne l'eût pas retenue peut-être. Libre à l'égard d'un mari qui ne lui inspirait qu'aversion et mépris, elle ne se fût pas contentée d'offrir une affection équivoque et clandestine à l'homme qu'elle avait tant aimé et qui seul régnait encore dans son cœur : elle eût tout abandonné, famille, situation, fortune, tout, pour fuir avec cet homme, dans le don définitif de sa vie entière.

Elle remuait ces pensées, par une après-midi de la fin de décembre, tandis qu'elle marchait, sa voiture la suivant, dans une allée retirée du Bois.

Tourmentée depuis quelque temps de migraines et d'insomnies, elle était venue prendre un peu d'exercice jusqu'à l'heure où elle irait chercher Suzette qu'elle avait conduite à une matinée d'enfants.

Le ciel était gris et bas ; un peu de neige tombée la veille brillait par places, sous les taillis dénudés.

Le chemin devenant trop humide, elle prit à gauche par l'avenue de la Reine-Marguerite qui s'allongeait toute droite en s'abaissant vers Boulogne.

Aussi loin que portaient ses yeux, aucun promeneur ne se montrait : personne ne venait au-devant d'elle, personne ne marchait à ses côtés. C'était l'image de sa vie désormais, cette allée froide, déserte et dé-



parée. Ses années se dérouleraient ainsi, toujours solitaires, toujours semblables, sans un rayon, sans un parfum, sans plus aucune de ces émotions qui sont les fleurs de l'âme. Puis, quand elle aurait accompli sa destinée, elle disparaîtrait dans la nuit glacée, dans le mystère, dans l'oubli... comme là-bas, tout au loin, l'avenue se perdait par une pente rapide sous la futaie sombre.

Frissonnante de détresse et de froid, elle remonta dans sa voiture, et là, blottie dans le coin, la voilette rabaissée, abritée contre tout regard, elle fondit en larmes.

Trois semaines passèrent. On était au milieu de janvier.

Ils s'étaient donné rendez-vous à l'Opéra, où la Schreider, cantatrice viennoise de passage à Paris, interprétait la *Valkyrie*.

Du fauteuil qu'il s'était choisi à l'orchestre, Randal apercevait, sans presque se retourner, madame d'Heyange assise à côté de sa mère et d'une amie, sur le devant d'une loge dont son mari et un invité occupaient le fond.

Il la voyait en profil perdu, de la taille au sommet des cheveux, les bras et le haut de la gorge sortant du corsage comme du calice froncé d'une fleur entr'ouverte.

Depuis les temps lointains de leur liaison, il ne l'avait pas revue dans l'éclat des parures du soir, si favorables à sa beauté. Car, en ville comme au logis, elle s'habillait d'une façon aussi discrète que raffinée. Et ce contraste, dont il avait joui bien souvent autrefois, la lui faisait paraître, ce soir, infiniment séduisante et désirable.

Entre le premier et le deuxième acte, il s'était borné, selon leurs conventions, à la saluer de loin.

A l'entr'acte suivant, il courut à sa loge. Il était comme enivré par la musique qu'il venait d'entendre, ému dans tout son être par la scène héroïque où Siegmund, fidèle à l'infortune de son amante, repousse les

félicités que Brunchilde lui promet au nom des dieux. C'était la troisième fois, depuis son retour à Paris, qu'il entendait l'œuvre de Wagner; mais il n'avait jamais compris comme ce soir la vérité des passions exprimées, l'humaine réalité de ces figures légendaires; jamais le flot sonore des instruments et des voix n'avait ainsi fait vibrer ses nerfs, son esprit et son cœur.

Madame d'Heyange l'accueillit toute souriante :

— Quelle noble musique, n'est-ce pas? dit-elle.

A voix basse et de façon à n'être entendue que de lui, elle ajouta :

— Je suis si heureuse de vous sentir là!

Ensuite, ayant salué madame Villard, toujours de belle humeur, et Robert d'Heyange, que l'absence de ballet rendait maussade, il se fit présenter aux deux invités, la comtesse de Lützel, jeune femme

rousse, à l'œil prompt, et son mari, étranger à l'air ennuyeux et raide.

D'abord, on devisa de l'œuvre musicale, dont l'interprétation fut déclarée excellente. La Schreider s'était surpassée : du moins, M. de Lützel, qui l'avait entendue maintes fois à Vienne, l'affirmait péremptoirement. Puis on inspecta la salle. Et l'on échangea les mêmes discours, les mêmes jugements, les mêmes formules qui se prononçaient au même instant dans les autres loges, ces mille propos obligatoires et vides qui défraient les conversations d'entr'acte.

Madame d'Heyange, demeurée jusque-là silencieuse, dit ouvertement à Randal :

— Voulez-vous passer dans le petit salon? Nous y serons plus à l'aise pour causer : j'ai une commission à vous faire.

Une fois seul avec elle, comprenant que le temps leur était mesuré, il dit :

— Ce que je viens d'éprouver pendant

ces deux actes est inexprimable. Entendu si près de vous, ce chant lyrique m'a troublé jusqu'au fond de l'âme. J'ai senti se lever en moi, autour de votre image, des émotions d'une douceur et d'une puissance que je ne connaissais pas, comme si je ne vous avais pas encore aimée, comme si j'allais seulement commencer à vous comprendre, à vous chérir et vous adorer.

Elle le laissait dire, incapable qu'elle était de l'arrêter, touchée dans ses fibres les plus secrètes par ces paroles qui la caressaient comme des baisers.

L'impassibilité qu'il affectait, l'effort qu'il faisait pour donner à leur causerie l'apparence d'un entretien banal, prêtaient à chacun de ses mots une valeur et une sonorité singulières.

Poursuivant sa pensée, il lui disait maintenant :

— Sans doute, voyez-vous, il en est des

mystères de l'amour comme des fictions de l'art. Pour les bien pénétrer, une initiation est nécessaire. On n'arrive pas, du premier abord, à aimer pleinement un être, pas plus qu'à la première fois on ne peut jouir vraiment d'une œuvre, quand cet être et cette œuvre sortent de la médiocrité commune...

Mais déjà l'orchestre attaquait le prélude du dernier acte ; les spectateurs reprenaient leurs places, et l'obscurité se faisait dans la salle.

Randal s'était levé. Madame d'Heyange, devinant la prière de son regard, lui dit tout haut :

— Ne viendrez-vous pas nous offrir votre bras pour la sortie ? Nous n'avons, vous le voyez, que deux cavaliers pour nous trois, madame de Lützel, ma mère et moi.

Ce dernier acte, de beauté si grandiose et de passion si forte, porta au plus haut degré l'exaltation de Randal.

Le rideau baissé, il fut en deux bonds à la loge où on l'attendait. La comtesse de Lützel ayant pris le bras de M. d'Heyange et madame Villard celui du comte, Randal offrit le sien à son amie; puis, laissant les deux autres couples passer devant, il lui murmura dans l'oreille :

— Le miracle est accompli ! De ce soir, notre amour est ressuscité ! Nos cœurs ont été plus forts que nous ! Rien n'y peut : nous allons nous aimer encore, mais mille fois plus, mille fois mieux qu'autrefois, et pour toujours ! Je vous le jure, jamais je ne vous ai tant aimée.

Elle l'écoutait, stupéfaite, inerte, balbutiant, d'une voix presque atone :

— De grâce, ne me parlez pas ainsi... Ayez pitié de moi... Vous ne savez pas ce que j'endure en ce moment.

Et serrée contre lui, dans la cohue bruyante et bariolée qui descendait vers le



péristyle, elle ne trouvait, pour répondre à ses appels brefs, contenus et passionnés, que la même prière :

— Ayez pitié de moi... Soyez bon... Épargnez-moi...

Rentrée dans son appartement, elle s'attabla devant son secrétaire, après avoir recommandé à la femme de chambre de faire porter le lendemain, dès la première heure, la lettre qu'elle allait écrire.

Elle comprenait que si elle n'exécutait pas à l'instant la résolution qu'elle venait de prendre, si elle différait jusqu'au lendemain seulement, si elle risquait de se retrouver une fois en présence de Randal, elle n'aurait plus la force de lui résister.

Cependant, Randal revenait chez lui, marchant d'un pas léger sur l'asphalte sec et sonore, sous le ciel étoilé.

Une extraordinaire joie de vivre lui

remplissait le cœur, cette joie forte et rélléchie que procurent la certitude du bonheur palpable et l'évidence du rêve réalisé. Car il ne doutait plus maintenant de la renaissance de leur amour et de la reprise du passé.

Se rappelant ses paroles à madame d'Heyange, il songeait :

« Oui, en amour comme en art, on ne se délecte qu'aux émotions déjà ressenties. Pour comprendre un être et l'aimer vraiment, l'absence, la séparation, le recul, peut-être même l'oubli passager, constituent l'épreuve nécessaire. Ce sont les amants divorcés qui détiennent le secret des parfaites amours. Dans le monde de l'âme, c'est la seconde floraison qui embaume le plus... »

Il allait ainsi, cédant à l'attrait insidieux de penser par images, entraîné par le mouvement de la parole intérieure, découvrant

dans le jeu des métaphores des raisons nouvelles pour confirmer son désir, comme l'avocat invente, au bruit de ses phrases, des arguments imprévus pour justifier sa cause.

## VII

Endormi dans ces pensées, il s'éveilla, le lendemain, alerte et joyeux. Comme il achevait sa toilette, on lui remit la lettre écrite la veille au soir par madame d'Heyange. Il lut :

« Mon ami,

» C'est en suppliante, c'est à mains jointes que je m'adresse à vous. Ne me répétez jamais ce que je ne peux plus, ce que je ne dois plus entendre.

» Si mon dévouement absolu, si la confiance entière de mon âme, si le don de tout ce qu'il y a en moi de meilleur et d'élevé peut suffire *pour toujours* aux exigences de votre cœur, venez sans retard me le déclarer et me rendre à la paix bienheureuse que votre retour m'avait donnée.

» Mais si l'assurance que j'implore de vous dépasse vos forces, épargnez-moi le supplice de vous dire que nous ne devons plus nous revoir, et que nous sommes à tout jamais perdus l'un pour l'autre.

» LUCIENNE. »

Il relut trois fois ces lignes, se mordant la lèvre, crispant de la main sa moustache, cherchant à comprendre quelles causes avaient pu dicter à madame d'Heyange une sommation si catégorique. Mais, se rappelant que le porteur de la lettre attendait toujours, il sonna :

— Renvoyez cet homme, dit-il au domestique qui entra : j'enverrai dans une heure la réponse.

Quelle réponse ? Il se reconnaissait pour le moment incapable d'en formuler aucune. Que signifiait, en effet, cette étrange épître ? Il prenait le billet, le palpait, le retournait, comme s'il pensait découvrir dans le papier le mot de l'énigme qui s'y trouvait tracée.

Puis, tout d'un coup, avec un sursaut de colère :

« Parbleu, fit-il, j'y suis !... Si, m'aimant toujours, — car elle m'aime toujours, — elle se refuse à moi, c'est qu'elle appartient à un autre... Tandis que je courais le monde, elle a pris un amant. Tout s'explique !... »

Sa déception était si imprévue, si forte, qu'elle le jetait à l'extrême. C'est en effet le propre des natures imaginatives et passionnées d'exagérer ainsi leurs réactions.

Lorsque, sous l'empire d'une idée ou d'un sentiment, le ressort de leurs facultés s'est trop tendu, il suffit d'une parole vague, d'une image incertaine, d'une impression fugitive pour que, d'un seul mouvement, tout le plan de leur esprit se déplace.

Il cherchait cependant à se raisonner.

Depuis trois mois qu'il était de retour à Paris avait-il surpris dans la vie de madame d'Heyange le moindre indice équivoque? D'autre part, loyale comme elle était, l'eût-elle accueilli avec un tel empressement si elle n'avait plus été libre?... Mais, de la part des femmes, tout n'est-il pas possible? Pourquoi d'ailleurs n'aurait-elle pas pris un amant? Lui-même, au cours de son voyage, n'avait-il pas eu des maîtresses?

Avec une ironie mauvaise, il se félicitait des représailles inconscientes qu'il avait exercées en saisissant, tout le long de sa

route, les occasions d'aimer. Il poursuivit, se parlant à lui-même :

« Quels singuliers êtres nous sommes ! Nous nous serons joué l'un à l'autre la comédie de la fidélité. Je lui ai écrit près de cent fois que je continuais à l'adorer, que j'avais le cœur plein d'elle, que je retrouvais partout son image et son souvenir. Elle m'a répondu de la même encre. Pendant ce temps-là, chacun de notre côté... »

Et soudain, l'abominable idée qui traversait son esprit prenant corps à ses yeux, il se figurait son amie dans les particularités d'un rendez-vous galant, les cheveux dénoués, la gorge nue, les lèvres offertes. Mais, d'un geste de la main, il chassa la vision infâme et maîtrisa sa pensée. Il excellait à se ressaisir ainsi, au plus fort de l'action sentimentale, de même que l'homme créé pour l'action militaire reprend tout son sang-froid à l'heure du combat. La



nécessité d'agir éclairait subitement son esprit, et, sans plus hésiter, il écrivit :

« Chère amie,

» Votre lettre me consterne. J'ai mille réponses à y faire, et vous déclarez n'en accepter qu'une.

» Ce que je voudrais vous dire est trop long, trop délicat, pour que je puisse vous l'exposer dans les conditions habituelles de nos entrevues. Je vous supplie donc de venir l'entendre ici, chez moi ; je vous attendrai tout le jour.

» Vous ne refuserez pas cette marque de confiance et d'attachement au plus dévoué de vos amis,

» RANDAL. »

A deux heures, après une violente crise d'incertitude et d'angoisse, madame d'Heyange franchissait le seuil, au delà

duquel elle avait connu jadis la joie d'aimer et de se donner tout entière.

Randal l'ayant fait asseoir près du feu, s'installa en face et assez loin d'elle pour la rassurer, dès le début, sur le caractère de l'entretien qu'ils allaient avoir. Puis, sans préambule, et d'une voix ferme, il dit :

— Vous me demandez dans votre lettre si je peux me contenter de votre amitié. J'ai répondu d'avance à votre question, lorsque je vous ai déclaré hier soir que je vous aimais et de quel amour. Il ne s'agit donc plus de mes sentiments, qui vous sont connus, mais des vôtres, que j'ignore... Maintenant, je vous supplie, je vous adjure de me répondre : que se passe-t-il au fond de votre cœur ? Si vous m'aimez encore, ayez le courage de votre amour. Rejetez ces craintes, ces scrupules dans lesquels je vous vois, depuis quelque temps, vous dé-

battre et dont la vraie raison m'échappe. Si, au contraire, vous ne m'aimez plus, avouez-le avec la franchise que j'ai le droit d'attendre de vous. Et, sur l'honneur, je ne vous obséderai pas un jour de plus, je disparaîtrai de votre vie, j'ensevelirai pour jamais votre souvenir en moi.

Elle l'écoutait, silencieuse, interdite par la hardiesse et l'imprévu de l'attaque. En venant chez Randal, elle s'attendait à des sollicitations, à des plaintes, peut-être à des reproches. Et voici qu'au lieu de supplier ou de récriminer, il la mettait en demeure de déclarer ses sentiments, quels qu'ils fussent, puis d'avoir la loyauté d'y conformer ses actes. Il la plaçait ainsi dans la nécessité de se prononcer et d'agir au moment où elle était le moins capable d'initiative et de résolution.

Les yeux voilés d'une vapeur de larmes, la gorge étreinte, elle ne trouvait d'autre

réponse que des paroles vagues, une prière muette, des gestes désolés.

Après un silence, il poursuivit sur un ton de douceur qui contrastait avec la fermeté de ses déclarations précédentes :

— Sans doute, vous craignez de souffrir encore. Vous n'osez pas vous redonner parce que vous êtes mal guérie de vos premières blessures. Hélas! oui, j'ai été cruel envers vous; mais je m'en suis repenti cruellement aussi. Mon excuse, si j'en peux invoquer une, était de vous aimer trop, d'un cœur trop novice, d'une âme trop ardente et trop enivrée. Si vous saviez tout ce que, depuis lors, j'ai accumulé de rêves et d'émotions sur votre tête!... Songez donc que, loin de vous, je n'ai vécu que de votre souvenir; qu'il n'y a pas eu de joie pour moi hors de votre pensée; que mon cœur, plein de votre image, n'a pas connu un seul instant de complet oubli...

Le chant de ces paroles adoratrices et mensongères la berçait comme l'écho d'une musique oubliée. En dépit de ses efforts, elle sentait sa volonté se dissoudre et sa raison défaillir.

Cependant il continuait :

— Si donc tout est fini pour nous, si maintenant vous ne m'aimez plus...

A ces mots, elle releva la tête, et des pleurs lui jaillirent des yeux :

— Si je ne vous aime plus?... interrompit-elle. Mais vous le savez bien, que je vous aime encore!... Du jour où je vous connus, je vous aimai. Et jusqu'à la mort je vous aimerai. Pourquoi me forcer à le dire, puisque je ne peux plus, je ne veux plus être à vous?... Et vous le savez bien aussi, que ce n'est pas la peur de souffrir qui m'arrête, mais l'intime pressentiment, la certitude que tout ce qui fit la grandeur et le charme de notre amour, tout ce qui

fait aujourd'hui la dignité de notre vie et la poésie de nos souvenirs, tout cela périrait dans une nouvelle épreuve. Certes, je ne doute pas de votre sincérité présente ; mais je connais aussi les besoins de votre cœur. Un amour sans imprévu, sans mystère, sans roman ne le satisfera jamais. Or, quels secrets pourrais-je avoir encore pour vous ? Je vous ai si complètement appartenu !... Une fois dissipé l'attrait de nouveau que je vous inspire aujourd'hui, vous ne sentiriez plus que la contrainte de notre liaison renouée. Nous aurions détruit cette chose exquise, édifiée au prix de tant de peines, cette amitié tendre et confiante qui, hier encore, nous rendait si heureux. Et plus rien n'existerait entre nous que des regrets, des remords, peut-être même des rancunes... Qui sait si vous ne me haïriez pas !...

Puis, comme soulagée par ces aveux et

laissant un libre cours à ses larmes, elle continua :

— Aidez-moi, mon ami; ne m'abandonnez pas. Surtout ne me dites plus cette chose affreuse que, si nous ne devons plus nous aimer comme autrefois, vous disparaîtrez de ma vie... Mais songez à ce qu'elle est, ma vie! Songez à tout ce que vous y avez mis d'aspirations et de croyances, à tout ce que vous représentez pour moi...

Les sanglots l'empêchaient de parler. Un léger tremblement agitait ses mains, et des frissons rapides couraient sur sa peau.

Il s'était levé, remué jusqu'au fond de l'être à la vue de tant de souffrance et d'amour, faisant appel à tous ses instincts d'honneur et de charité pour sauver la pauvre âme affolée qui se débattait devant lui.

Assis près d'elle maintenant, il lui prodiguait les assurances de tendresse et de

soumission. Loin de l'écarter, elle s'appuyait à lui, répétant tout bas :

— Mon Dieu, que je vous aime ! que je vous aime !

Un sentiment si profond de détresse et de pitié les pénétrait tous deux ; tant de rêves, tant de souvenirs se levaient dans leur âme que, désespérant de les traduire, ils restaient là, taciturnes, serrés l'un contre l'autre, le cœur près du cœur, les yeux dans les yeux et tout baignés de larmes.

Mais, à la faveur de cet attendrissement leurs lèvres s'étant rapprochées, ils ne purent les séparer. Et, comme toujours, l'amour fut le plus fort.



## VIII

Un mois s'était écoulé. Randal avait presque cessé de paraître chez madame d'Heyange. Comme autrefois, c'était elle qui venait chez lui.

Il avait éprouvé, à la reprendre, plus d'allégresse encore que jadis à la conquérir. Car autrefois, quand elle avait succombé, il la poursuivait d'un désir ignorant ; tandis que maintenant il savait quels trésors de tendresse elle portait dans son cœur et quels pénétrants parfums exha-

lait son amour. Ce qui l'avait enchanté surtout, c'était de la retrouver identique à elle-même, toute pareille à l'image qu'il conservait d'elle.

Dans la scène décisive qui avait suivi leur rencontre à l'Opéra, madame d'Heyange lui avait opposé cet argument suprême : « Quel attrait d'imprévu, quel mystère pourrais-je avoir encore pour vous ? » En effet, rien d'inattendu ne le surprenait dans leur intimité renouée. Mais cela même était délicieux. Demande-t-on au printemps nouveau de ne pas ressembler aux printemps passés ? Physiquement, elle avait gardé sa sveltesse et sa fraîcheur exquises. Rien n'avait altéré le rythme harmonieux de ses lignes. Sa poitrine restait fière et pure comme un torse antique. Et quand, pour se recoiffer, elle joignait les mains au-dessus de la tête, de nobles images se levaient comme autrefois dans l'esprit de son amant.

Il se délectait à ressaisir en elle, dans son regard et ses gestes, dans ses sentiments et ses caresses, telle nuance d'émotion ou de volupté, tel frisson de l'âme ou des nerfs dont il avait gardé le souvenir prédominant. Et, par mille artifices ingénieux, il cherchait à ranimer ces impressions de jadis, comme en rouvrant un livre qu'on aime on retourne aux endroits préférés.

Par instants, la confusion du présent et du passé s'opérait si complète en lui, qu'il ne les distinguait plus, et que les événements accomplis dans l'intervalle, le temps écoulé, les pays parcourus, tout cela lui apparaissait fantastique et vaporeux comme un rêve.

Un jour qu'elle le tenait entre ses bras, dans un alanguissement délicieux, il lui avait dit :

— Je ne peux croire que nous ayons

jamais cessé de nous appartenir et de nous aimer. Il me semble que je me suis endormi jadis sur ton cœur; que mon âme est partie en songe, loin de toi, pour des contrées inconnues et que je me réveille enfin sous la chaleur de tes baisers.

Elle aussi s'estimait heureuse, puisqu'il se disait heureux. Et certes elle paraissait l'être parfaitement, lorsqu'elle arrivait chez lui, d'un pas léger, la joue fraîche, les yeux souriants et noyés.

Mais, sur son bonheur, une ombre passait par instants, le soir surtout, aux heures solitaires. Une vague mélancolie, presque un regret, l'envahissait, au souvenir de leur éphémère amitié, — cette chose rare et charmante, payée de tant de larmes et dont il ne restait rien.

Et puis, elle était mal remise encore du trouble douloureux dont elle avait été saisie

en se restituant aux caresses de son ami. Elle qui jadis s'était donnée sans lutte, royalement, indifférente à l'abandon de son corps après l'abdication de son âme elle avait dû vaincre, pour se redonner, une révolte de tout son être, comme si son amour, transformé par la durée, purifié par la souffrance, idéalisé par le souvenir, eût éveillé en elle une pudeur plus subtile et des instincts plus délicats.

Mais, pour Randal même et quoi qu'il se figurât, le présent différait aussi du passé.

Autrefois, en effet, après chaque visite de madame d'Heyange, il se confinait chez lui pour ne rien perdre du parfum de tendresse qu'elle y laissait après elle. Il fermait sa porte, ajournait toute occupation extérieure, suspendait son travail et, durant des heures entières, s'abandonnait à la rêverie. Tout au plus accordait-il à l'ac-

tivité de son esprit la lecture de quelque auteur préféré, Dante, Vigny, Heine ou Shelley, discrets auxiliaires de songe et de recueillement.

A présent, ces jours-là, il ne modifiait rien à ses projets. Madame d'Heyange lui avait à peine donné le baiser d'adieu, qu'il reprenait la plume et continuait la page commencée; ou bien il sortait s'il avait à sortir, allait porter dans le monde, au cercle, au théâtre, son cœur satisfait et ses nerfs apaisés.

De même encore, dans l'intervalle de leurs rencontres, il ne cessait jamais de penser à Lucienne. Elle était le principe ou l'objet de tous ses actes, de tous ses désirs, de toutes ses idées : elle inspirait les mouvements les plus secrets de sa vie sensible et réfléchi. Maintenant elle n'occupait son esprit que d'une façon intermittente, l'exaltant et l'illuminant dès qu'elle y apparais-

sait, mais s'éclipsant aussitôt qu'y surgissait quelque image étrangère, suggérée par ses lectures, ses travaux historiques ou ses passe-temps mondains. Après avoir été la trame même de son existence morale, elle n'en était plus que l'ornement, la broderie sans cesse reprise et interrompue.

Ainsi, en se réveillant, ses sentiments n'avaient pas recouvré leur pouvoir de diffusion intime, cette propriété mystérieuse, que possèdent les émotions jeunes et fortes, de rayonner hors du cœur et de se propager en ondes infinies dans toute l'étendue de la conscience.

Un détail bientôt rendit cette différence perceptible à madame d'Heyange. Si affectueux et charmant que Randal se montrât au cours de leurs réunions, elle ne retrouvait plus, hors de sa présence, ces continuel soucis de tendresse, ces scrupules incessants de piété amoureuse, ce déploie-

ment d'attentions délicates, dont auparavant il était si prodigue envers elle. Il ne lui écrivait plus de ces billets inutiles et précieux qu'on écrit, à tout propos, lorsqu'on aime, parce qu'il vous vient, à tout propos, des besoins irraisonnés de confiance et d'épanchement. Souvent alors, rentrant chez elle quelques heures après l'avoir vu, elle avait découvert sur sa table un télégramme qui lui confirmait par écrit la vérité du rêve qu'elle venait de vivre. Maintenant, il la laissait quelquefois plusieurs jours de suite sans une lettre, sans un mot. Et pourtant leurs entrevues étaient moins fréquentes qu'autrefois, astreints qu'ils étaient à plus de ménagements depuis qu'on les savait en relations.

D'ailleurs, madame d'Heyange n'attachait nulle importance à cette façon d'être nouvelle chez son ami. L'accueil qu'il lui faisait chaque fois ne témoignait-il pas, en



effet, la sincérité de son amour? Quel joyeux sourire éclairait son visage dès qu'il la voyait entrer! Elle s'approchait de lui, la voilette au front, le cœur haletant d'avoir monté trop vite. Et tout de suite il la prenait sur ses genoux, lui couvrant la bouche de baisers lents, profonds et continus, qui achevaient de la suffoquer.

— Assez, assez, murmurait-elle, je n'en puis plus. Un jour, tu m'étoufferas sous tes lèvres!

Puis, tandis qu'elle soufflait un peu, il lui caressait l'âme de paroles si douces, il lui disait si précisément le mot qu'elle attendait, il devinait si bien la nuance de tendresse dont elle avait besoin ce jour-là, qu'elle ne songeait guère à vérifier les titres de son bonheur.

## IX

Une fois, comme ils évoquaient les souvenirs de leur première liaison, ils en vinrent à rappeler les promenades secrètes qu'ils avaient faites, l'hiver, aux environs de Paris. Obéissant au désir qui hante tous les amants d'associer la nature à leurs effusions, ils avaient erré dans les allées silencieuses de Trianon et de Saint-Germain, dans les forêts désertes de Rambouillet, de Carnelle et de Chantilly.

Mais, plus que toute autre, une excur-

sion aux bois de Taverny, par une journée lumineuse de février, leur restait dans la mémoire. Jamais la conscience de leur amour ne les avait pénétrés plus intimement que ce jour-là. Jamais le rayon d'infini que recèle toute tendresse humaine n'avait illuminé leur âme d'une pareille clarté.

Un instant même, dans un sentier baigné de soleil, il lui avait dit des paroles si suaves et si profondes, en la serrant d'une étreinte si passionnée, qu'elle avait senti soudain sa tête tourner, le sol vaciller, et que, pendant une minute, elle avait perdu connaissance.

Elle lui remémorait les moindres détails de cette journée bénie.

— C'était le 2 février, dit-elle. Il y aura juste trois ans après-demain...

Puis elle resta songeuse. Il la comprit, et, comme le temps était superbe présentement, il lui proposa de célébrer

l'anniversaire de leur promenade en la recommençant. Avec enthousiasme, elle accepta.

Le surlendemain, à onze heures, ils se retrouvèrent à la gare du Nord. L'express devait les transporter en vingt-cinq minutes à la station de Taverny, où les attendait un coupé de louage envoyé dès le matin et destiné à les ramener le soir, en moins d'une heure et demie, à Paris.

Arrivée la première, madame d'Heyange guettait Randal sur le quai, au pied des wagons. Aussitôt qu'elle l'aperçut, ce fut en elle un épanouissement de bonheur, de ce bonheur qui vous saisit à la nouvelle des événements inespérés : car jusqu'au dernier instant, elle avait eu la crainte superstitieuse de quelque empêchement subit.

Lui aussi, quand il la vit, fut pénétré de plaisir. Il lui découvrait, en effet, une

grâce et une fraîcheur imprévues, comme si la joie de son âme se fût épanchée sur son visage, sur ses yeux, sur sa toilette, sur toute sa personne visible.

Par prudence, ils s'abstinrent de se parler et montèrent dans des compartiments différents.

Pendant tout le trajet, Lucienne se tint la figure à la vitre de la portière, attentive aux moindres détails du paysage qui se déroulait devant elle, et sentant à chaque repère de la route quelque réminiscence lointaine se lever en son cœur.

Dans la voiture voisine, Randal, les yeux mi-clos, suivait le cours des idées qui avaient occupé la première partie de sa matinée. Installé au travail à son heure habituelle, il avait mis à profit le temps dont il disposait avant le départ, pour retoucher les pages écrites la veille au soir, — le récit d'un des épisodes les plus tra-

giques de l'histoire florentine : la confession *in extremis* de Laurent le Magnifique à Savonarole. bercé par le mouvement du wagon, il rassemblait ses pensées, évoquait le cadre de la scène et les personnages, cherchait à se représenter le fougueux dominicain refusant l'absolution au Médicis mourant, et lui jetant à la face, en manière d'adieu, tous ses crimes publics et privés, les libertés de Florence confisquées, les revenus de l'État dilapidés, la luxure encouragée, le peuple détourné de Dieu, la fortune et la vie de tant de citoyens sacrifiées à l'ambition d'un seul, et, par-dessus tout, le drame de Volterra, ce massacre inouï de toute une population...

Mais, le train s'arrêtant, un employé criait :

— Taverny !

D'un bond, Randal fut à terre ; il aida madame d'Heyange à descendre, et, sitôt

seul avec elle dans le coupé qui les attendait, il la couvrit de baisers joyeux et pressés.

A quelques pas du village, la vieille église gothique de Taverny se dressait au pied du talus forestier. Derrière, enseveli dans les arbres, le cimetière étalait ses tombes moussues et ses parterres dénudés.

A leur première venue, trois ans plus tôt, ils avaient fait halte à l'église. Ils s'y arrêterent de nouveau.

Pénétrée par le froid de la nef et par l'émotion du souvenir, elle se serrait contre son ami sans parler.

Ce fut lui qui rompit le silence :

— Voyez, disait-il. Quel art accompli ! Quelle merveilleuse époque, ce XIII<sup>e</sup> siècle ! Eut-on jamais le goût plus pur et plus discret, un sentiment plus délicat des proportions, un esprit plus original et plus mesuré !...

Et, dans l'édifice imprégné de soleil, comme une fleur de pierre, il montrait la grâce unie à la force, la libre fantaisie des formes à la sévère logique de la structure.

Il ajouta :

— Que c'est charmant d'éprouver de pareilles impressions auprès de vous !

Devant le maître-autel, madame d'Heyange s'agenouilla et, la tête plongée dans les mains, se mit à prier. Il la regardait, admirant la grâce de son attitude prosternée, l'ondulation souple de ses jupes derrière elle, et les reflets chatoyants de sa chevelure sur la nuque abaissée. Puis, cette image en évoquant d'autres plus intimes, il se demandait avec une ironie sacrilège et tendre quelle prière elle exhalait en ce moment vers Dieu.

C'était, en effet, un de ces appels ingénus, énigmatiques et passionnés, comme le pauvre cœur troublé des femmes en adresse parfois à la pitié divine.



Elle prononçait du bout des lèvres les phrases liturgiques et les paroles consacrées, mais son âme suppliait :

« Faites, ô mon Dieu, qu'Il m'aime jusqu'à la mort et ne m'abandonne plus jamais; faites, Seigneur, que je lui sois toujours chère, toujours présente, et qu'il vive tout en moi comme je vis toute en lui.... »

Quand elle se releva, ses yeux agrandis brillaient dans un cercle sombre. Elle prit la main de Randal, l'entraîna vite au dehors et, sitôt sur le parvis, elle lui dit :

— Même devant Dieu, je n'ai pu cesser de vous adorer!

Très sommairement, ils déjeunèrent dans une maison de garde, à l'entrée de la forêt. Puis, laissant la voiture, ils se mirent en marche.

Les allées, desséchées par les derniers

froids, s'allongeaient devant eux, bordées de grands chênes qui portaient des guis à leurs sommets dégarnis, et de frêles bouleaux à la ramure desquels, çà et là, quelques feuilles mordorées tremblaient encore. Le ciel était bleu pâle ; les ombres se marquaient en taches violettes sur la terre nue.

Ils avançaient d'un pas égal et lent, appuyés l'un à l'autre, offrant à qui les eût rencontrés le spectacle de deux êtres intimement unis, animés du même souffle, pénétrés de la même pensée.

Mais, émus tous les deux, presque au même degré, ils l'étaient d'autre façon.

Pour madame d'Heyange, le passé dominait le présent. La tendresse des anciens jours lui remontait au cœur en flots abondants et silencieux. C'était bien un anniversaire qu'elle célébrait. Toute son âme était recueillie dans le souvenir. Et l'as-

pect identique des choses qui l'entouraient lui rendait l'évocation plus précise et l'illusion plus complète. En effet, rien ne semblait changé depuis trois ans. Le même soleil d'hiver, brillant et doux, éclairait le même décor de forêt, pacifique, spacieux et grave. Comme autrefois, des vols de corbeaux passaient au-dessus des clairières, et le bruit sourd d'une cognée de bûcheron résonnait au loin.

Pour Randal, au contraire, la sensation présente comptait seule : il vivait tout entier dans la réalité actuelle, sans une pensée, sans un regard en arrière. Le ciel était lumineux, l'air tiède, le bois plein de senteurs, la femme qui s'appuyait à son bras exquise et vibrante : c'était assez pour mettre son imagination en fête.

Il faisait remarquer à son amie les grâces dont la nature se pare en hiver.

— On la croit morte, disait-il : elle

n'est qu'assoupie. Une lassitude infinie l'accable, parce qu'elle a beaucoup aimé, parce qu'elle a tout donné d'elle, — son âme, souffle à souffle, et sa sève, goutte à goutte. Mais, dans sa langueur même, elle nous séduit encore, comme un bel être épuisé d'amour qui n'a plus de sang aux veines et dont toute la vie s'est réfugiée au cœur.

Il allait ainsi, heureux de vivre, savourant une volupté profonde à respirer le parfum délicat d'une tendresse féminine, dans l'air vivifiant des bois. Mais une autre femme se fût substituée soudain à madame d'Heyange, qu'il eût éprouvé la même ardeur, exécuté les mêmes gestes, prononcé les mêmes phrases.

Un détail leur fit sentir fugitivement à tous deux l'écart de leurs pensées.

Ils étaient arrivés à la traverse d'un sentier creux, dans l'axe duquel le disque déclinant du soleil apparaissait empourpré.

Elle arrêta Randal, d'un accent ému et brusque :

— Te souviens-tu ?

C'était l'endroit où, trois ans plus tôt, à pareille heure, elle s'était sentie défaillir.

Après un instant d'hésitation, il répondit :

— Oui, c'est vrai. Je ne me rappelais pas que nous fussions venus jusqu'ici.

Une demi-heure plus tard, ils regagnèrent leur voiture et se mirent en route vers Paris.

A peine installée dans la caisse tiède et close, madame d'Heyange se répandit en paroles charmantes :

— Que tu m'as donné de bonheur ! disait-elle. J'en suis toute grisée, tout étourdie ! Je serais incapable d'exprimer une idée en ce moment. Je n'ai plus ma tête, je n'ai que mon cœur. Tiens, sens comme il bat, mon cœur...

Il l'écoutait, plus attentif à la caresse de

sa voix qu'au sens de ses paroles : car subitement un besoin de silence s'était fait en lui, soit lassitude causée par le grand air, soit gêne de suivre la conversation dans les cahots de la voiture sur le pavé de la route.

Autour d'eux, la nuit était venue et la lune versait sa clarté pâle sur la campagne lépreuse et sinistre de la banlieue parisienne.

De temps à autre, ils traversaient un village, un pont, un péage d'octroi. Randal consultait sa montre :

— Dans une heure... dans trois quarts d'heure... dans vingt minutes, nous serons à Paris, annonçait-il.

Ensuite, redevenant silencieux, il songeait à des choses indifférentes, à l'emploi qu'il allait faire du soir et du lendemain, tandis que, sur son épaule un peu engourdie, la tête de Lucienne s'appuyait doucement.

Dans Paris, la vue des réverbères allumés, des devantures flamboyantes, de tout le mouvement qui anime à cette heure les quartiers excentriques, provoqua en lui une impression irraisonnée de bien-être et de gaieté.

Au même instant, madame d'Heyange lui disait :

— C'est donc fini déjà !... Pourquoi les belles heures sont-elles si brèves ! Pourquoi les beaux jours s'envolent-ils comme les autres !

A l'entrée de l'avenue de Villiers, ils se séparèrent.

Pendant qu'elle continuait avec la voiture jusqu'à la rue de Berri, Randal sautait dans un fiacre et se faisait conduire au cercle. Il y arrivait encore à temps pour prendre une leçon d'armes, dînait de bon appétit avec des compagnons de hasard et les suivait le soir aux Variétés.

Rentrée chez elle, madame d'Heyange, sous prétexte de migraine, s'abstenait de paraître à table. Elle se retirait dans son appartement, touchait à peine aux plats qu'on lui présentait, puis, impatiente d'être seule, elle commandait à sa femme de chambre de faire aussitôt les apprêts de sa nuit.

Elle demeura tout le soir en adoration. Quand très tard elle s'endormit, son cœur, comme une coupe trop pleine, débordait d'amour.



## X

Il en est de la vie sentimentale comme de la vie physiologique ; un simple accident suffit parfois à provoquer dans l'organisme des altérations irrémédiables : c'est que, sous les apparences de la santé, une cause occulte et profonde agissait antérieurement, et que l'occasion seule avait manqué pour en faire éclater les effets.

La promenade aux bois de Taverny fut, pour Randal, cet accident décisif.

Le lendemain, dès le réveil, il se sentit

envahi par un malaise étrange de l'esprit et du cœur.

Assis à sa table de travail, devant les feuillets du chapitre commencé, il éprouvait une difficulté inconnue à grouper ses idées et à se figurer ses personnages. Toutes ses notes étaient prises, son plan composé, les premières lignes tracées, et pourtant les mots restaient au bout de sa plume.

Agacé, il alluma une cigarette, fit quelques pas à travers son cabinet et s'arrêta devant la fenêtre.

Avec l'inconstance propre à la saison, le ciel, si radieux la veille, s'était voilé d'une brume de neige. Et Randal se sentait non moins changé que le temps. Une nuit avait suffi pour resserrer son cœur, l'obscurcir et le glacer.

Leur promenade, que nul incident fâcheux n'avait pourtant marquée, n'éveillait en lui qu'un souvenir froid et presque importun.

Quelle différence, trois ans plus tôt ! Au mépris de toute prudence, il avait obtenu de Lucienne qu'elle vint le retrouver, le soir même, pour finir dans ses bras un jour si fortuné. A minuit, elle l'avait quitté. Puis, demeuré seul, il avait passé une grande heure encore à s'exalter sur elle. Et durant des semaines, la mémoire de cette journée lui était restée dans l'âme comme une source intarissable de joie, de chaleur et d'émotion. Pourquoi cette froideur soudaine aujourd'hui, cette subite sécheresse intime ? N'aimerait-il déjà plus madame d'Heyange ? Quelle idée ! Cesse-t-on d'aimer ainsi, du jour au lendemain, sans motif ?

Il en était là de ses réflexions, lorsque son domestique lui remit une lettre : « Je m'éveille dans un enchantement, lui écrivait madame d'Heyange. Mon rêve d'hier est le plus merveilleux que j'aie vécu près de vous ; car il m'a rendu ce que votre

divine tendresse n'avait pu me restituer encore : la confiance au bonheur. » Elle terminait en lui demandant de fixer la date de leur prochaine entrevue, qu'ils avaient omis de concerter la veille.

Il regarda la pendule, qui marquait onze heures trois quarts. Le plan de son après-midi l'obligeait à sortir aussitôt après le déjeuner pour ne rentrer qu'au soir. S'il voulait répondre au message matinal de son amie, il devait le faire immédiatement.

Il se rassit donc devant son buvard et, de la même plume qui cinq minutes auparavant lui refusait le service, il commença d'écrire à madame d'Heyange.

A sa grande surprise, les phrases lui vinrent sans effort. Il avait déjà composé tant de lettres pareilles, le vocabulaire de la tendresse et de la passion lui était si familier, que les mots s'alignaient d'eux-mêmes sur le papier.

Quand il relut son billet, il le trouva parfait. Rien n'y manquait, ni le tour, ni la cadence, ni les épithètes gentilles, ni la formule câline de la fin; tout y était. Madame d'Heyange en serait ravie. Et Randal se la représentait lisant. Elle serait debout, près de la fenêtre, parmi ses objets familiers; dans ses yeux, une flamme douce brillerait; et, quand elle se serait bien pénétrée de chaque phrase, caressée de chaque mot, elle glisserait l'épître dans son corsage, pour l'y garder jusqu'au soir, comme elle faisait de toutes ses lettres d'amour, avant de les enfermer dans son secrétaire.

Puis, ayant cacheté l'enveloppe, il songea : « Quelle contradiction ! quel mensonge nous sommes ! Pourquoi le style nous trahit-il toujours ? Impuissant à traduire nos émotions quand elles nous soulèvent toute l'âme, pourquoi est-il si ingénieux

à les travestir quand elles se meurent en nous?... »

Jusqu'au soir, il ne put dissiper le singulier malaise moral, l'inexplicable désenchantement qui l'avait surpris au réveil.

## XI

A huit jours de là, après une visite de Lucienne, les mêmes symptômes reparurent.

Alors, inquiet, il se raisonna, comme si la raison était capable d'expliquer, de prévoir ou de réprimer les mouvements secrets de la sensibilité.

Qu'il aimât toujours madame d'Ileyange, c'était certain. Peut-être même n'avait-il jamais mieux apprécié la valeur de son affection, la délicatesse de son génie féminin,

la volupté de ses caresses. Enfin, nulle autre femme ne le préoccupait. D'où venait donc le brusque changement, l'indolence invincible qu'il constatait en lui? Le cœur aurait-il ses heures de paresse, comme l'esprit et le corps? Évidemment, c'était cela. De la nonchalance à aimer, — rien de plus. Le mal n'était pas bien grave : un peu d'énergie y remédierait vite.

En conséquence, dans leurs entrevues suivantes, il fit effort sur lui-même pour s'émouvoir et s'exalter.

Aux deux premières tentatives, il crut avoir réussi. A la troisième, il dut reconnaître l'inanité de son entreprise. Ce n'était plus une paresse du cœur, mais une paralysie.

La présence de madame d'Heyange amenait sur ses lèvres les propos habituels et les baisers accoutumés. Mais à ses paroles comme à ses caresses aucun émoi de l'âme



ne correspondait. Une étrange impression d'automatisme lucide et de songe éveillé s'emparait de lui. Il conservait ce qu'un physiologiste eût appelé les « réflexes » de l'amour : il en avait perdu le sentiment.

Parfois, la parole même lui faisait défaut. Une torpeur soudaine l'envahissant, il devenait incapable d'articuler aucun mot.

Mais, comme sa physionomie demeurait affectueuse et sereine, souriante même, madame d'Heyange ne s'inquiétait pas de ces pauses subites et prolongées. Elle se bornait à dire, en lui appuyant son doigt sur le front :

— Que se passe-t-il là, en ce moment ?

Le plus souvent, il répondait :

— Vous savez bien que c'est dans le silence que je vous aime le mieux.

Que de fois jadis il lui avait fait cette réponse ! N'est-ce pas, en effet, quand les lèvres restent muettes qu'on se dit les choses

les plus tendres, ces choses intraduisibles et inoubliables qui se lisent dans les yeux, se devinent dans les battements du cœur, se respirent dans le souffle de la personne aimée?

Ce qui entretenait surtout l'illusion de madame d'Heyange, c'était l'ardeur croissante de leurs embrassements.

Par un contraste singulier, les désirs de Randal s'attisaient à mesure que diminuait sa tendresse, comme si les sens usurpaient dans son amour tout l'empire que l'âme y perdait chaque jour. A chacune de leurs réunions, c'était maintenant des étreintes éperdues et tous les égarements de la volupté.

Jadis, les ivresses de la chair n'étaient pour Randal que le prélude de la fête suprême qu'il offrait à son cœur. Un désir subtil, immatériel, pur comme un souffle

mystique, renaissait aussitôt de ses ardeurs éteintes et lui donnait l'impression de posséder l'âme même, l'âme immortelle de sa maîtresse, comme il venait d'en posséder le corps périssable et profané. Tandis que maintenant il ne sentait, en revenant à lui, qu'une tristesse pesante, faite d'épuisement et de dégoût.

Allolée par les caresses, madame d'Heyange éprouvait, au fond de l'être, de tels frémissements que parfois un cri de terreur s'échappait de sa bouche, comme à la révélation d'un mystère impie.

Mais, en elle aussi, une morne torpeur succédait au délire des sens. Les yeux clos, les lèvres sèches, la tête et le cœur vides, elle restait abattue, terrassée sur la poitrine de son amant.

— Plus rien ne vit en moi, lui dit-elle un jour. Il me semble que tu m'as bu toute l'âme et tout le sang.

Quand, une heure plus tard, elle rentrait chez elle, un impérieux besoin la prenait de s'enfermer dans sa chambre et de se dérober à la vue de tous, comme pour laisser à sa pudeur le temps de ressusciter.

Ces soirs-là, sous prétexte de migraine ou de fatigue, elle refusait de recevoir et de sortir. Et ses traits défaits, ses yeux cernés, sa figure toute blanche ne rendaient que trop vraisemblables ses allégations.

A deux ou trois reprises, Robert d'Heyange, inquiet de la voir ainsi, lui avait suggéré de consulter un médecin, au besoin même d'aller prendre un peu de repos dans le Midi. Mais comme elle n'avait pas semblé partager son avis, il s'était, selon sa règle, abstenu d'insister.

Elle ne se trouvait bien qu'au lit, blottie sous les couvertures, le visage dans les dentelles de l'oreiller, loin de tout regard et de tout bruit. Elle goûtait alors une

douceur inexprimable à sentir le sommeil l'envahir peu à peu, baigner comme d'un baume les meurtrissures de sa chair, dissoudre la fatigue de ses membres et rouvrir à son cœur la porte des songes.

## XII

Un matin, sans être attendue, elle entra chez Randal, l'air joyeux et préoccupé tout à la fois.

— Devinez ce qui m'amène, dit-elle.

— Quoi donc? Rien de grave, si j'en juge à votre mine?

Elle reprit :

— Voici. La sœur de ma mère, madame de Gheesd, qui habite Bruxelles, marie sa fille la semaine prochaine. Or ma pauvre maman ne se sentant pas en état de voya-

ger pour l'instant, m'a demandé de la remplacer à cette cérémonie de famille. J'ai accepté et je pars après-demain.

— Et c'est ce départ qui vous rend si gaie ?

— Oui, écoutez. Tandis que j'hésitais à prendre parti, une inspiration m'est venue. J'ai pensé que, durant mon séjour à Bruxelles, il me serait très facile d'aller passer une après-midi à Bruges. Comme ma tante de Gheesd ne peut me loger et que je descends à l'hôtel, j'aurai toute liberté de mouvements. Je pourrais même, en combinant bien les choses, ne rentrer que le lendemain matin à Bruxelles. Et alors... si vous vouliez qu'une grande joie me fût donnée...

Elle semblait craindre de continuer. Mais il la comprit et, souriant avec un peu d'effort, il répondit :

— C'est entendu, ma chérie : j'irai vous aimer à Bruges.

Une semaine plus tard, ils erraient par les rues taciturnes de la Venise flamande.

Arrivés tous deux vers midi, ils avaient passé le jour à visiter le musée, les églises, le Béguinage et l'hôpital Saint-Jean. Avec émotion, ils avaient contemplé les œuvres de Memling, exquises fleurs d'art écloses en un siècle de fer pour la consolation des âmes pures et le ravissement des yeux ingénus.

Maintenant le soir tombait. Une vapeur grise, s'élevant de la surface des canaux, flottait sur les quais, s'insinuait dans les rues, enveloppait d'une atmosphère de silence et de deuil les maisons closes de la ville inanimée.

Randal se sentait imprégné de mélancolie, comme si la brume qu'il respirait eût été contagieuse à son âme. Il éprouvait quelle triste chose est un amour qui présage sa fin.



Des pensées toutes différentes provoquaient au cœur de madame d'Heyange une même tristesse. Elle se rappelait les impressions profondes et délicates qu'elle venait de savourer, joies de l'âme et de l'esprit, jouissances d'art et de sentiment, — et elle en déplorait la brièveté. Ainsi, jamais elle ne connaîtrait auprès de son ami un bonheur qui ne fût pas éphémère et clandestin. Et les journées comme celle-ci n'auraient jamais de lendemain.

Ces idées la frappèrent plus fortement lorsque, la nuit venue, ils rentrèrent à l'hôtel. Dans le salon particulier qui précédait leurs chambres, la table déjà dressée pour le dîner brillait sous la lampe, et de grosses bûches illuminaient le foyer. L'aspect intime de cette pièce, prête à les recevoir, émut le cœur de madame d'Heyange.

— Pourquoi, dit-elle avec un soupir.

pourquoi n'est-ce pas là notre vie normale? Pourquoi faut-il que nos existences soient toujours isolées et que l'espoir nous soit interdit de les confondre jamais?

Oubliant que ce même regret avait suffi, trois ans plus tôt, à lui rendre son amour intolérable et l'exil nécessaire, Randal objectait qu'on s'aime moins lorsqu'on s'appartient continuellement; que l'intimité journalière émousse les plus vives émotions, étiole les plus belles amours. Il développait ces idées avec une abondance tranquille, comme il aurait disserté sur une question indifférente et abstraite de psychologie sentimentale. Pendant tout le repas, ce fut le sujet de leur entretien.

Mais le dîner fini et la table enlevée, l'ombre de mélancolie qui flottait sur les yeux de Lucienne se dissipa tout à coup :

— Quel bonheur, dit-elle en imprimant ses lèvres sur le front de Randal, quel bon-

heur de n'avoir pas à nous quitter ce soir ! Si tu savais que de fois j'ai fait le rêve de dormir, de vraiment dormir toute une nuit près de toi ! Et ce rêve va donc s'accomplir !

... Accoudé près d'elle, il la regardait dormir aux reflets de la veilleuse effleurant les draps.

Elle reposait placidement, les cheveux épars sous la tête, les lèvres demi-closes, la respiration légère et cadencée. Un parfum tiède, souvenir des voluptés récentes, flottait au-dessus d'elle.

C'était ce souvenir qui tenait Randal éveillé. Jamais il n'avait possédé la jeune femme d'une ardeur si folle, jamais il ne ne l'avait entraînée si profondément dans l'abîme des joies charnelles. Mais, dans la fougue de leurs transports, une impression horrible l'avait traversé. Ce n'était

plus Lucienne qu'il serrait dans ses bras : c'était une créature étrangère, une maîtresse quelconque, impersonnelle et anonyme, substituée soudain à l'*autre* et n'ayant de commun avec celle-ci que le parfum de la chair. Vainement avait-il essayé de retenir l'image première. Elle s'était dérobée comme un fantôme à son étreinte, et l'intruse avait assouvi son désir. Il ne pouvait s'expliquer cette monstrueuse hallucination que par une sorte de syncope morale, immédiate et complète. Sa conscience revenue, un grand frisson l'avait secoué de la nuque aux talons.

Une telle tristesse l'envahissait maintenant que des larmes lui coulaient des yeux. Incliné sur Lucienne, il la considérait d'un regard avide et désespéré, comme on fait pour l'être cher dont on veille l'agonie. « C'est la fin, soupirait-il en lui-même. Il n'y a plus de doute, plus d'espoir. Dans

quelques jours, dans quelques heures, elle sera morte pour moi. »

Puis, retenant un sanglot, il se pencha vers elle, et, si doucement qu'elle ne tressaillit même pas, il lui mit sur le front, sur les paupières et sur les lèvres, de longs baisers d'adieu.

Le lendemain matin, ils se séparèrent, faisant route l'un vers Paris, l'autre vers Bruxelles. Seul dans son wagon, Randal méditait, tandis qu'au dehors un vent furieux fouettait la pluie contre les vitres et courbait les arbres épars dans la plaine illimitée.

Les nerfs détendus, la raison lucide, il se remémorait ses impressions de la nuit... Voilà donc où en était tombé son amour ! Voilà donc | ce qu'était devenue dans ses bras celle qu'autrefois il avait élue entre toutes pour en faire l'épouse secrète de son

âme, la dépositaire de tous ses rêves, la confidente de toutes ses pensées : une maîtresse quelconque, un banal instrument de jouissance physique et de volupté corrompue !... Non, il n'y avait plus de doute ni d'espoir aujourd'hui. Le mal était sans remède. C'était la fin. Mais comment était-elle arrivée si vite ?

Maintenant seulement il apercevait l'erreur, l'irréparable erreur qu'il avait commise en cherchant à ressusciter le passé. On ne ranime pas plus les restes d'une passion éteinte qu'on ne rallume le feu d'une lave refroidie. On ne reconstruit rien de stable sur des ruines. Sans doute, lorsqu'on a aimé, le cœur peut s'émouvoir une seconde fois à la rencontre du même être. A force de désintéressement et d'industrie, de part et d'autre, on réussit quelquefois à faire avec les souvenirs de l'amour une amitié tendre, comme on compose une collation

passable avec les reliefs d'un festin. Mais la saveur première et persistante, le charme initial et durable de l'amour spontané, — on ne recrée pas cela !

Le grand maître dans la science du cœur, Goethe, posait en principe qu'il ne faut jamais renouer intimité avec un ami d'autrefois. On le trouve changé. Et lui, il vous reconnaît à peine. L'image que l'on conservait l'un de l'autre s'est altérée avec le temps, et l'on ne se comprend plus. « Un homme qui prend au sérieux sa culture intérieure, disait-il, doit se garder d'une pareille expérience. » Combien n'est-ce pas plus vrai des anciens amants ! Ils ne devraient jamais se reprendre : car, une fois le trouble de la première rencontre apaisé, tout redevient mort entre eux. Il n'est pas de fontaine de Jouvence pour l'amour, et le voile lacéré des illusions ne se répare pas !

Si Randal s'y était mépris d'abord, la cause en était aux circonstances particulières dans lesquelles il s'était jadis séparé de son amie et s'en était rapproché depuis. Abusé par ses souvenirs, dupe de ses désirs, il avait pu rendre à son amour défunt une apparence de vie, en obtenir quelques élans factices, quelques souffles artificiels, comme les soubresauts d'un mort qu'on galvanise. Puis, soudain, la réalité avait repris ses droits.

Mais comment Lucienne échappait-elle à ce mal secret? Car enfin, elle restait toujours aimante, et nul symptôme de déclin n'apparaissait dans ses sentiments. C'était sans doute que son amour, ne s'étant jamais éteint, n'avait pas eu à subir l'épreuve de la résurrection. Jamais en effet, elle n'avait cessé d'aimer l'homme qui, pour la première fois, avait fait battre son cœur. Même quand il l'avait abandonnée, même quand



il errait loin d'elle, cédant à toutes les séductions des pays parcourus, elle avait concentré sur lui sa pensée tout entière. Pas un jour, elle n'avait manqué à cette tâche captivante, inutile et secrète : elle avait gardé, comme un autel, le sépulcre de son cœur. Nulle coupure ne s'était donc produite dans sa vie intime. Elle avait vécu de souvenirs au lieu de réalités, et le même sentiment, toujours pareil, toujours égal, avait continué de l'inspirer. Aussi, lorsque naguère elle avait cédé aux instances de son ami, elle ne lui avait rendu, à vrai dire, que son corps : elle n'avait pas eu à lui redonner son âme. De là venait assurément son illusion actuelle...

Ces idées se précisaient peu à peu dans l'esprit de Randal, à mesure qu'il approchait de Paris. De temps à autre, il jetait un regard par la fenêtre du wagon, que la pluie cinglait toujours de ses raies obli-

ques : les plates campagnes de l'Artois et de la Picardie succédaient aux plaines de la Flandre ; c'était le même paysage monotone, lugubre et détrempé.

Mais soudain, aux environs de l'Oise, le décor changeait, et l'express accélérât sa marche en trépidant. Alors, résumant ses pensées, Randal s'efforça d'en tirer la conclusion. Que faire ? Quel parti prendre ? Continuer la comédie sentimentale qu'il jouait depuis un mois ? Entretenir à tout prix l'illusion de madame d'Heyange ? Combien de temps en aurait-il la force ? En admettant même qu'il y réussît quelques semaines, quel serait le résultat final ?... Avec une évidence affreuse, il présageait la fin de l'aventure, comme le malade qui vient de découvrir dans un livre de médecine le caractère de son mal en prévoit la marche certaine et la fatale issue. Les symptômes qu'il constatait en lui depuis un

mois et que cette dernière nuit avait si brusquement aggravés, empireraient encore. Bientôt rien ne subsisterait plus de ce qui avait fait le charme et la poésie de son amour. Tous ses souvenirs se corrompraient l'un après l'autre. Un jour viendrait enfin où les caresses mêmes de Lucienne lui seraient odieuses. Et, l'image d'une ancienne maîtresse s'évoquant subitement à son esprit, il se rappelait, avec une sensation d'amertume sur les lèvres, l'àcre dégoût que laissent à la bouche les baisers d'un être qu'on n'aime plus....

Pour éviter cette fin lamentable, pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé du passé, une seule solution s'offrait, urgente et radicale : la rupture.

Mais comment rompre ? Sous quel prétexte ? Avait-il le droit, aurait-il le courage d'infliger à la pauvre femme le supplice d'être, pour la seconde fois, rejetée et dé-

laissée : C'était l'éternel dilemme d'*Adolphe* : la franchise, cause immédiate de toutes les cruautés, ou la pitié, excuse future de toutes les trahisons.

Ballotté entre les partis contraires, il n'en avait encore pris aucun, lorsque le train s'arrêta en gare de Paris. Il s'accorda trois jours (jusqu'au retour de madame d'Heyange) pour se déterminer.

Après ces trois jours, sa perplexité restant la même, il se consentit un nouveau délai, attendant un événement, sans savoir lequel, qui le mît dans la nécessité de se résoudre et d'agir.

### XIII

Le plus clair effet de cette délibération fut d'aggraver la crise intime qu'il traversait. Inconsciemment, il provoquait les symptômes de son mal en les guettant, et les exagérait en les analysant.

Force fut bientôt à madame d'Heyange de reconnaître, à son tour, les changements qui s'opéraient chez Randal.

Par instants, comme si un voile se fût soudain tendu entre eux, elle le sentait séparé d'elle, absent, l'esprit et le cœur au

loin. Il paraissait alors la regarder sans l'entendre. Ses caresses même étaient distraites.

Une fois, le surprenant ainsi, elle lui demanda, souriante et sérieuse à la fois :

— Qu'avez-vous donc ? Pour quel pays de rêve êtes-vous parti ? Suis-je du voyage, au moins ?

Il répondit :

— Mais non, je n'ai rien... Je vous aime silencieusement. Voilà tout.

Et comme elle avait cru sentir aussitôt le courant se rétablir entre leurs cœurs, elle s'était contentée de cette explication.

Mais, à quelques jours de là, les mêmes singularités d'allure, les mêmes absences subites, les mêmes regards vagues l'avaient de nouveau frappée. Alors, elle avait cherché, réfléchi, supposé.

Elle songeait : « A-t-il, hors de moi, quelque inquiétude qu'il me cache, quelque

souci de fortune ou de santé? » Mais non, tout le détail de sa vie prouvait le contraire. Ses préoccupations étaient donc d'ordre intime? Quel en pouvait être l'objet?...

Il lui semblait qu'un danger planait sur son amour, un grand danger obscur, indéfinissable et prochain.

Dès lors, un travail incessant s'opéra dans son esprit, et toutes ses facultés se tendirent à découvrir la vérité qu'elle présentait, sans parvenir à la préciser. Elle épiait les moindres paroles, les moindres gestes de Randal. Tandis qu'elle le tenait sous ses lèvres, elle lui jetait, au fond des yeux, des regards obstinés et pénétrants, comme pour sonder le mystère de ce cœur qui se refermait, de cette âme qui se dérobaît.

Mais toutes ses investigations restaient vaines. Loin cependant d'être rassurée par ce résultat négatif, elle s'alarmait davan-

tage. Et, puisqu'elle ne pouvait fixer ses craintes, elle craignait tout.

C'était, en elle, un supplice de tous les instants. Elle continuait sa vie habituelle, faisait des visites, dinait en ville, accompagnait sa mère au théâtre et au concert, mais toujours harcelée par cette pensée : « Qu'a-t-il ? Que me cache-t-il ? Quel souci peut-il avoir que je n'aie pas le droit de connaître et de partager ? Serait-il las de moi ? Aimerait-il une autre femme... » Une seule chose lui apparaissait évidente : l'approche du malheur.

Son tourment redoublait, le soir, dans la solitude de sa chambre. Elle se représentait alors les multiples causes de souffrance qui pouvaient l'atteindre, ce que deviendrait sa vie si l'homme en qui elle avait mis tout son appui, toute sa foi, venait à lui manquer encore.

Des hallucinations douloureuses la pour-



suivaient jusque dans le sommeil. Parfois même, elle se réveillait, toute en fièvre, les tempes martelées de grands coups sonores, comme le condamné qui, désespérant de sa grâce, s'attend chaque nuit à être exécuté le lendemain. Elle en arrivait à souhaiter que la crise prévue s'accomplît. Elle lutterait au moins contre quelque chose de précis : elle ne se débattrait plus dans le vide et l'inconnu.

Un matin, après toute une nuit d'alarmes, elle résolut d'arracher à Randal les explications décisives qu'il avait éludées jusqu'alors.

Quand elle entra chez lui, elle était d'une pâleur affreuse, et ses yeux cernés brillaient d'un éclat insolite.

— Eh ! qu'y a-t-il ? fit Randal, en la voyant si défaite.

— Il y a, mon ami, que je suis horri-

blement malheureuse et que je ne peux plus vivre dans l'incertitude où je me débats depuis quelque temps.

— Que me dites-vous là ? Voyons, confiez-moi vos peines, toutes vos peines.

Il avait prononcé ces mots avec un accent de tendresse qu'elle ne lui connaissait plus, et, pour mieux l'écouter, il s'installait tout près d'elle, après lui avoir relevé la voilette et déganté les mains.

Alors, elle commença d'avouer ses doutes, ses soupçons, tous les motifs qu'elle avait de croire leur amour compromis et son bonheur menacé.

— Je ne vous sens plus à moi, disait-elle. Vous m'échappez à tout moment. Sans cesse, votre âme se soustrait à la mienne. Vos silences et vos distractions, vos paroles mêmes et vos caresses, toute votre façon d'être enfin me donne la désolante impression que, si vous m'aimez encore, c'est

pour moi seule et non plus pour vous...  
Comprenez-moi bien, mon ami, ce n'est pas un reproche que je vous adresse, c'est un aveu que j'implore de vous... Si mes pressentiments ne m'ont pas trompée, si vous vous êtes abusé sur vous-même en me reprenant, si vous éprouvez le moindre regret de m'avoir rouvert votre cœur et votre vie, — de grâce, avouez-le-moi. J'accepterai de vous toutes les souffrances, une seule exceptée : celle d'être aimée par devoir et gardée par pitié...

Il essaya de la rassurer par ses réponses et ses caresses habituelles :

— Je te jure que tes inquiétudes sont folles ; je te jure que je n'ai rien. Me crois-tu ?

D'une lente oscillation de la tête, elle faisait signe que non, et des larmes lui perlaient aux cils :

— Je ne peux pas me tromper à ce

point. reprit-elle. Voilà des semaines que je te vois triste et préoccupé. Et ce n'est pas ma raison seulement, c'est mon cœur qui me l'affirme... Dis-moi tout : je t'en conjure, dis-moi tout.

Il sentit qu'elle ne se contenterait plus de vaines paroles, et il cherchait, au fond de sa conscience, la force de l'aveu qu'elle implorait.

Mais, pour qu'il trouvât ce courage, il aurait fallu qu'elle ne fût pas là devant lui, si touchante et résignée dans son attitude de victime, les yeux voilés de pleurs, tout le corps abandonné, les bras morts et tombants comme une écharpe dénouée.

Mû par une sorte de pitié physique, par l'irrésistible instinct qui nous pousse à abréger tout spectacle de souffrance, il déclara, d'une voix altérée :

— C'est vrai : j'ai traversé, dans ces derniers temps, une crise obscure, dont j'ai

eu tort de vous faire un secret. Par instants, j'ai douté de moi, de la direction de ma vie, de la valeur de mes travaux, de mon avenir littéraire. Mais pas une fois je n'ai douté des sentiments que vous m'inspirez. Vous m'êtes toujours chère dans votre âme et dans votre beauté. Nulle femme n'existe pour moi, hormis vous. S'il me fallait renoncer à votre tendresse, mon cœur se briserait. Cette fois, me croyez-vous ?

Elle était si émue qu'elle resta plusieurs secondes sans parler. Mais bientôt, l'angoisse cessant d'étreindre ses artères, un peu de rose lui revint aux joues, une flamme plus douce éclaira ses yeux. Ses premières paroles furent :

— Vous me rendez plus que le bonheur ; vous me rendez la vie. Je souffrais trop. J'étais à bout de forces.

Quand elle fut partie, Randal tomba dans une méditation morose. Il se reprochait sa faiblesse, ce ridicule attendrissement qui avait retenu sur ses lèvres l'aveu prêt à lui échapper. Tout serait fini déjà. Tout restait à faire maintenant, et chaque jour de retard créait des difficultés nouvelles.

Jusqu'au soir, il fut en proie à un énervement fébrile, avec une sensation singulière de sécheresse morale et le besoin tout physique de se tremper dans l'eau fraîche pour se détendre et se désaltérer. Une douche glacée qu'il prit avant de dîner lui rendit un peu de calme. Mais ses pensées n'en furent que plus pénibles, parce qu'elles étaient plus réfléchies.

## XIV

A dater de ce jour, une nuance nouvelle apparut dans ses relations avec Lucienne.

Il se montrait toujours affectueux à son égard ; il simulait la sérénité des sentiments heureux, mettant une sorte de coquetterie à entretenir l'illusion de son amie, comme l'acteur à bien s'acquitter de son rôle. Mais, excepté leurs rapports individuels, tout sujet d'entretien amenait sur ses lèvres des paroles d'amertume et d'ironie,

D'esprit sérieux et cultivé, madame

d'Ileyange consacrait à la lecture et à la musique, aux concerts et aux expositions, tout le temps qu'elle pouvait dérober au monde. Questions d'art et d'histoire, problèmes de conscience et de sentiment, elle s'intéressait à tout, et, n'en prélevant que la fleur, elle en jugeait d'une façon personnelle et fine, avec cette délicatesse de goût qui vient de l'âme. Elle ne prenait cependant un plaisir complet à ses impressions qu'après les avoir communiquées à son ami ; elle semait ainsi dans leur amour mille souvenirs variés et charmants.

Maintenant, à tout propos, Randal accueillait par le scepticisme et la raillerie les réflexions qu'elle lui confiait. Il se complaisait à lui démontrer l'erreur de tous les principes, le conflit de toutes les doctrines, le ridicule de toutes les admirations, l'éternelle infirmité de l'esprit humain, le néant de tout.

Elle le réfutait doucement et non sans



l'embarrasser parfois, ne voyant d'ailleurs dans ces accès d'ironie qu'un effet de la crise intellectuelle qu'il prétendait avoir traversée naguère.

Elle ne le contredisait avec un peu de vivacité que s'il s'avisait d'étendre son persiflage aux choses du cœur.

Un jour, à propos d'un roman passionnel qui venait de paraître, il se mit en devoir de prouver que, de tous les mensonges où se laisse prendre la pauvre humanité, l'amour est le plus grossier. Il disait :

— Mais représentez-vous donc l'amour, tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire dépouillé des oripeaux lyriques et romanesques sous lesquels vingt-cinq siècles de littérature nous ont appris à le considérer. Qu'en reste-t-il ? Un instinct obscur évoque une image en notre cerveau. Un être passe qui plus ou moins ressemble à cette image, et voici que nous l'aimons. Quand la ressemblance est

à peu près exacte, nous tombons aux pieds de cet être, et tout de suite nous lui donnons notre cœur, notre âme, notre vie : c'est le coup de foudre. Quand la similitude est lointaine, nous n'avons cesse d'avoir adapté la réalité à notre rêve, en lui conférant par l'imagination tous les attributs qui lui manquaient : c'est l'amour en sa forme habituelle, l'amour progressif, tenace et pénétrant. Même quand la raison nous approuve, nous sommes dupes de notre désir. Notre cœur crée toujours l'objet de son culte. Notre âme sonore ne vibre jamais qu'à l'écho d'elle-même. Quand nous aimons, nous n'embrassons que des ombres!

Et il se plaisait à rappeler l'admirable apostrophe du poète à sa maîtresse parjure :

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,  
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,  
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,  
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

Il continuait de développer ce thème, non plus sérieusement, mais sur un ton frivole, impertinent et caustique.

Avec un accent d'affectueuse gronderie, madame d'Heyange cherchait à l'arrêter :

— Voyons, ne soyez pas sacrilège ! Ne tournez pas en dérision les choses saintes. C'est un abominable péché.

Comme il insistait, au contraire, elle l'interrompit sévèrement, cette fois :

— Vous ne savez pas la peine que vous me faites en parlant ainsi. Quelle confiance puis-je avoir dans les sentiments que vous m'exprimez, si ceux d'autrui vous inspirent de pareilles pensées ?

— Mais il en est de vous et de moi comme d'autrui, reprit-il, nous sommes dupes de nous-mêmes... D'ailleurs, que vous importe si c'est par illusion que je vous aime ?

— Mon pauvre ami, à trop répéter qu'on est le jouet d'une illusion, on cesse vite de

l'être. Pour moi, je n'ai jamais vu dans notre amour que la plus haute et la plus forte des réalités. Et il m'est très pénible de vous voir faire, d'une chose si grave, un amusement d'esprit.

Ce jour-là, une mortelle tristesse envahit madame d'Heyange lorsqu'elle eut quitté Randal et qu'elle se retrouva seule en voiture. Que subsisterait-il bientôt de leur tendresse s'il ne respectait même plus la sincérité de ses émotions ?

Tandis qu'elle remuait ces idées, elle sentit à la ceinture de sa robe les violettes qu'elle ne manquait jamais d'y glisser quand elle allait chez son ami et qu'il lui prenait toujours. Cette fois, l'esprit absorbé sans doute par ses ironiques paradoxes, il avait oublié de les cueillir. Alors elle fondit en larmes et, déchirant le bouquet d'une main irritée, elle jeta dehors les pauvres fleurs qui s'éparpillèrent dans la boue.

Le charme de leurs relations s'en allait ainsi peu à peu, et chaque jour l'abîme se creusait entre eux.

Bientôt un sentiment étrange commença de s'agiter au fond du cœur de Randal : une vague et sourde rancune à l'égard de Lucienne.

Dès qu'elle paraissait, il devenait nerveux, impatient, incisif, avec une envie continuelle de la contredire et de la désapprouver. Ce qu'elle faisait et disait, ses attentions et ses caresses mêmes, — tout, d'elle, l'agaçait et l'irritait. Par un reste de pudeur et de savoir-vivre, il réprimait ces mouvements de sa nature mauvaise, et parvenait encore à retenir les paroles acerbes qui lui brûlaient les lèvres.

Mais maintenant, elle ne gardait plus d'illusion : elle sentait leur amour s'en aller comme l'eau d'une rivière s'infiltré dans le sable. Sans récriminer, sans interroger, elle

se replia sur elle-même. Et, puisque c'était sa destinée de souffrir par cet homme, elle accepta sans se plaindre le supplice nouveau qu'il lui infligeait.

Elle ne changea rien aux habitudes de leur intimité. Elle venait aussi régulièrement chez lui, mais le cœur haletant, l'âme anxieuse, comme on va voir un malade incurable qu'on redoute chaque fois de ne plus trouver en vie.

Pendant leurs entretiens, elle opposait aux hostilités sourdes de son ami une douceur et un sang-froid imperturbables. Elle l'écoutait, le buste droit, les mains croisées, les genoux serrés, si calme de maintien que pas un pli de sa jupe ne se dérangeait. Mais ses traits tirés, ses prunelles dilatées, ses lèvres sèches sur lesquelles elle passait à tout moment la pointe de sa langue, témoignaient assez la souffrance qu'elle endurait intérieurement.

Loin de s'attendrir à ce spectacle, Randal s'irritait davantage, comme s'il en eût voulu à la jeune femme de son silence et de sa résignation. Par instants même, il éprouvait une sorte de plaisir monstrueux à la voir souffrir. Il osait lui trouver ainsi une grâce nouvelle, une étrange beauté.

Un jour vint où il passa toute mesure. En principe, il s'appliquait à ne jamais se montrer au dehors avec madame d'Heyange ; mais parfois il la rencontrait dans quelque maison tierce. Quand le hasard d'une invitation les réunissait ainsi, ils affectaient à l'égard l'un de l'autre les rapports de la plus banale courtoisie.

Jadis, aux jours de leur première intimité, cette sorte de comédie les enchantait. Plus d'une fois, saisis du même désir et se



comprenant d'un signe, ils s'étaient retirés séparément pour se retrouver, un instant après, rue Balzac. Elle éprouvait une joie délicieuse à se livrer, toute parée, aux caresses de son ami. Et lui-même ne connaissait pas de plus grande volupté que de contempler dans le désordre charmant des abandons celle qui, peu de minutes auparavant, apparaissait aux yeux de tous désirable, inaccessible et respectée.

Le salon de madame Lavarenne était de ceux où ils se rencontraient de la sorte, — salon littéraire et mondain, dont le mérite original était de laisser à chaque invité le droit d'être naturel et silencieux. La maîtresse du logis, veuve cinquantenaire, toujours souffrante mais toujours debout, déployait une énergie et une adresse peu communes à tenir ce salon qui était son œuvre, sa gloire et sa vie.

Un soir donc, Randal dînait en face de

madame d'Heyange dans cette maison hospitalière.

Un scandale tout récent défrayait la conversation. Il s'agissait d'une jeune femme, insoupçonnée jusqu'alors, que venait de déshonorer un retentissant procès en divorce. Très jolie, mariée sans fortune à un homme qui lui avait apporté deux cent mille livres de rente et l'un des beaux noms de France, elle avait été surprise dans les bras d'un vieux duc, libertin ruiné, flétri, mais dont les caprices faisaient loi en matière d'élégance, et dont les hommages, selon l'argot des cercles, « posaient » une femme. Elle l'avait pris par ennui, par désœuvrement, par *snobisme*, un peu aussi pour le plaisir de l'enlever à une rivale amie.

Tous les convives accablaient la malheureuse, et personne avec plus d'ardeur que madame Desbarres, ancienne beauté, fort galante autrefois, qui, sur le retour, ne se

sentant pas le goût de la dévotion, s'était mis en tête aussi d'avoir un salon. On redoutait ses invitations : car il y avait le même danger à s'y rendre qu'à s'y dérober. Elle avait, en effet, l'esprit perfide et drôle, et ses traits n'épargnaient personne.

Randal, seul contre tous, s'institua le défenseur de la divorcée ; — un singulier défenseur ! Elle était, disait-il, pareille à toutes les autres, fragile, inconsciente et irresponsable.

Avec une verve et un accent de conviction qui donnaient un tour presque original à ses pensées, il rééditait les vieux aphorismes inspirés par la mobilité des femmes ; il les montrait versatiles et journalières, aussi variables dans leur personne morale que dans leur être physique, toujours dominées par l'émotion présente mais incapables de s'y tenir et de s'y fixer, toujours

prêtes à vibrer mais, comme le violon, sur n'importe quel air, tendre ou gai, voluptueux ou passionné, au gré de la main qui tient l'archet. Il faisait remarquer l'extraordinaire faculté de rénovation qui est en elles et qui les rend, pour ainsi dire, vierges à chaque amour nouveau. A ce propos, il rappelait la pensée de La Bruyère : « Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle. » Et il citait encore le mot profond et hardi de l'auteur du *Décameron* :

*Bocca basciata non perde ventura,  
Anzi rinnuova come fa la luna.*

Chacune de ses paroles frappait madame d'Heyange en plein cœur. Svelte et droite dans une robe de satin noir décolletée, un oillet rouge effleurant la chair pâle des seins, elle écoutait ces paradoxes, dont il n'était pas un qui ne fût démenti par la

constance de ses sentiments et la gravité de sa tendresse.

Les yeux fixés sur Randal, elle lui envoyait la protestation muette de son cœur offensé. Mais, feignant de pas la voir, il s'animait à ce jeu cruel.

Les autres convives répliquaient, les femmes surtout, indignées pour la forme seulement, car la femme est toujours heureuse qu'on s'occupe d'elle et préfère le mépris de l'homme à son indifférence.

Seule, madame d'Heyange se taisait. Madame Desbarres l'interpella :

— Et vous, chère madame, vous ne vous récriez pas contre les infâmes théories de M. Randal?

Elle répondit simplement :

— Je le plains de n'avoir jamais rencontré de femme qui lui ait donné meilleure opinion de nous.

Le ton sur lequel elle prononça cette

phrase fit croire que les discours de Randal l'avaient choquée, blessée peut-être. On parla d'autre chose.

Après le dîner, tandis qu'on servait le café, madame d'Heyange s'approcha de son ami. Elle avait autour des yeux un cercle sombre, et ses pupilles brillaient d'un vif éclat. D'une voix sourde, elle murmura :

— De grâce, dites-moi vite que vous ne pensez pas un mot des théories que vous avez soutenues tout à l'heure. Vos paroles m'ont fait tant de mal à entendre !

Il répliqua, affectueux et railleur tout à la fois :

— Mais non, je vous assure : j'étais sincère... D'ailleurs, il ne s'agissait pas de *nous*.

Madame Lavarenne s'avancait :

— On vous appelle au fumoir, monsieur Randal. Allez-y vite et ne vous y attardez pas trop.

Quand il revint, trois quarts d'heure plus tard, madame d'Heyange n'était plus là.

Elle avait prétexté un accès de migraine pour expliquer son silence pendant le dîner et pour annoncer qu'elle se retirerait de bonne heure. Et chacune des personnes présentes s'était apitoyée sur ses yeux battus et sa pâleur soudaine.

Mais avant de partir, elle avait dû subir un tourment nouveau.

A peine les dîneurs s'étaient-ils retirés au fumoir que les femmes, restées seules, avaient mis la conversation sur Randal.

— Quel singulier homme! disait l'une. Était-il sincère tout à l'heure?

— Quel genre de vie mène-t-il? demandait une autre. Il est toujours si mystérieux! Un de ses anciens collègues de la diplomatie me racontait, l'autre jour, qu'il a inspiré des passions dans toutes les capitales

où il a résidé, et que son récent voyage autour du monde cachait un roman d'amour.

Mais madame Desbarres intervenait dans le débat :

— Randal, romanesque ? Allons donc ! C'est un air qu'il se donne. Il n'y a pas d'homme plus matériel... disons le mot : plus sensuel que lui.

Puis, comme si elle craignait d'être allée trop loin :

— D'ailleurs, je n'en parle que par ouï-dire... d'après ses amis.

Et, avec cet art de réticence, ces ruses de langage qui la rendaient si redoutable, elle insinuait, suggérait, sous-entendait que le mystère dont Randal s'entourait ne dissimulait que la vulgarité de ses plaisirs et la bassesse de ses goûts.

Comme on s'étonnait qu'un homme si élégant de manières et si raffiné dans ses habitudes intellectuelles, pût se complaire



aux débauches vulgaires, elle répliqua, avec une autorité hardie que sa compétence justifiait en effet :

— Mais il suffit de regarder sa bouche et ses yeux quand il parle à une femme, pour deviner quel est le fond de sa nature!...

Sur ces mots, madame d'Heyange se levait discrètement et, portant la main à la tempe pour rappeler la cause de son départ, elle prenait congé de madame Lavarenne.

Elle rentra chez elle, bouleversée. Certes, elle ne croyait pas un mot des propos de madame Desbarres. C'étaient là de ces médisances, de ces félonies de salon comme il s'en commet chaque soir des centaines à Paris. Non, Randal n'avait ni les goûts ni les mœurs d'un débauché. Mieux que personne, elle connaissait la profondeur de sa sensibilité morale et la noblesse de ses instincts.

Mais ce qui ressortait clairement de l'en-

trétien d'après-dîner, c'était la curiosité, l'intérêt qu'il excitait chez les autres femmes. Une d'entre elles pouvait, un soir, l'enjôler, lui plaire et le capter. Peut-être même, en ce moment, quelqu'une éprouvait-elle sur lui ses charmes? Ne serait-ce pas là l'explication des changements qui depuis deux mois s'effectuaient en lui? Et, jalouse pour la première fois, elle songeait avec anxiété à tout ce qu'elle ignorait et ignorerait toujours de la vie de cet homme, à tout ce qui ne lui avait point appartenu dans le passé, à tout ce qui lui échappait dans le présent, à tout ce qui lui serait dérobé dans l'avenir.

Elle rejetait cependant toutes les suppositions que formait son esprit : « Non, non, se disait-elle, il ne me trompe pas et ne me trompera jamais. Il peut se montrer cruel, injuste, pour des raisons que je ne devine pas ; mais il est loyal et fier. Quand,

il y a deux ans, il a cru ne plus pouvoir vivre auprès de moi, il me l'a déclaré spontanément. Quand, il y a quinze jours, je l'ai supplié de m'avouer s'il était las de ma tendresse, il m'a juré que je lui étais toujours chère. C'est un cœur malheureux et troublé, mais une âme droite, forte, incapable de mensonge et de trahison. »

Toute la nuit, elle resta sans dormir.

Rentré dans le salon presque au moment où madame d'Heyange en sortait, Randal n'avait pu réprimer un mouvement de surprise de ne la plus trouver là.

Madame Desbarres, qui, sans rien soupçonner de leur liaison, avait un flair merveilleux des situations équivoques, lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous cherchez madame d'Heyange ? Elle est partie. Vos affreux paradoxes l'ont mise en fuite. Si les femmes honnêtes comme

elle vous évitent, je comprends maintenant sur quels échantillons vous nous jugez toutes.

Il avait au bout de la langue une verte réplique; mais il se contenta de sourire et feignit, tout de suite, de prendre à la conversation générale le plus vif intérêt.

A l'heure du thé, il s'esquiva.

La nuit était claire et froide. Triste, les nerfs tendus, il éprouvait un besoin profond de solitude et de mouvement. Au lieu de rentrer chez lui, il s'engagea, au hasard, dans l'une des grandes avenues qui, des hauteurs des Champs-Élysées, descendent à la Seine. Mille pensées confuses et pénibles se heurtaient dans son esprit.

Au quai Debilly, il demeura quelques minutes à contempler le fleuve qui déroulait avec lenteur sa moire sombre. Puis il poursuivit sa marche vers le Trocadéro.

Dans l'air vif du soir, dans le silence de la berge déserte, une détente s'opérait en

lui. Avec une mélancolie pénétrante, il évoquait les moindres détails de sa soirée. Il revoyait la physionomie douloureuse de madame d'Heyange pendant le dîner; il se rappelait les paroles suppliantes qu'elle lui avait adressées au sortir de table, — cette aumône de tendresse qu'il lui avait refusée; il se représentait ce qu'elle avait dû souffrir pour s'être retirée si précipitamment, ce qu'elle souffrait encore, en cet instant même, dans la nuit et l'insomnie. Alors, pour la première fois depuis qu'il s'était engagé dans cette voie cruelle, il connut le remords. Pourquoi torturait-il ainsi la pauvre créature? Était-ce sa faute, à elle, s'il était las de l'aimer? Était-ce elle ou lui qui avait si instamment supplié pour renouer les liens du passé? Et, tout en marchant, il sentait fixés sur lui les yeux éplorés de Lucienne, — ces beaux yeux qui, dans la douleur comme dans la volupté, devenaient

presque noirs, tant leur pupille se dilatait.

Il s'abandonnait d'autant plus librement à son émotion, qu'il en était le seul témoin : car il appartenait à cette catégorie d'hommes chez lesquels une pudeur mauvaise réprime les meilleurs élans de la conscience, et qui passent leur vie à regretter les repentirs qui leur étreignaient le cœur et qu'ils n'ont pas avoués, les paroles de contrition qui leur montaient aux lèvres et qu'ils ont retenues, les larmes de pitié qui leur gonflaient les paupières et qu'ils n'ont pas versées.

Il avait franchi maintenant les premières maisons d'Auteuil et, sans penser au retour, il continuait sa route. Les quais, déserts jusque-là, s'animaient un peu. Les feux, nuit et jour allumés, d'une usine à gaz projetaient sur le ciel une clarté d'incendie. De l'autre côté de la Seine, des lucurs pareilles brillaient çà et là sur Grenelle. Des chariots pesants ébranlaient le pavé : Des

groupes d'ouvriers passaient, avec la démarche lourde et trainante de ceux que nulle joie n'attend au but.

Une pitié profonde saisit Randal, à la pensée de tous les malheureux qui peinent ainsi, sans trêve, sous l'aiguillon de la nécessité, qui ne tiennent à l'existence que par leur misère même et ne cessent de travailler que pour mourir.

Au coin de la rue Boulainvilliers, une fille publique attardée l'accosta, la voix rauque, la parole obscène. Il lui mit une pièce dans la main :

— Tiens, dit-il, va dormir seule, ma pauvre fille.

Sa commisération était en ce moment si grande, qu'elle s'étendit jusqu'à la rosse étique d'un fiacre en maraude qui s'approchait avec un bruit de ferraille disloquée.

Il n'en héla pas moins le cocher et se fit reconduire chez lui.

Malgré l'heure avancée, il différa de se mettre au lit, afin de confesser tout vif à madame d'Heyange le sentiment de repentir qui lui soulevait l'âme.

Il écrivit :

« Pauvre et chère amie, que j'ai donc été coupable envers vous ce soir ! J'ai compris, après votre départ seulement, toute la peine que vous avez endurée par moi. Et mon châtiment est de devoir attendre jusqu'à demain pour implorer votre pardon. Oubliez vite les mauvais propos que j'ai pu tenir. Si le démon de l'ironie m'a dépravé l'esprit, mon cœur est resté bon, tendre et digne de vous.

» Soyez miséricordieuse une fois de plus. Ne me retirez pas votre main. Ne vous laissez pas de me pardonner et de m'aimer.

» A vous, d'une âme contrite et désolée.

» PHILIPPE »



Éveillé le lendemain à l'heure habituelle, il relut sa lettre, la jugea un peu exaltée de ton, mais, sans y rien changer, il la fit porter aussitôt rue de Berri.

Une heure plus tard, madame d'Ileyange entra chez lui.

S'échappant du lit, abrégeant son bain, prenant à peine le temps de nouer ses cheveux et de vêtir une robe, elle était accourue.

Quand il l'eut prise dans ses bras, elle se mit à trembler tout entière : aucune parole ne parvenait à sortir de ses lèvres ; et des frissons couraient sur sa peau, mêlant le frais parfum de sa toilette récente au souffle tiède de sa poitrine oppressée.

À la voir si troublée, Randal sentait renaître en lui la violente émotion de pitié qui, la veille, lui avait dicté sa lettre.

— Pardon, murmurait-il. Pardon, ma pauvre âme. Je ne sais quel mauvais génie m'inspirait hier soir et m'excitait à te faire

souffrir. Je ne me comprends plus moi-même. Mais, c'est fini, je te le jure. C'est à jamais fini... Que puis-je faire pour te prouver mon repentir, pour te rendre l'espérance et la foi, pour te faire oublier le triste rêve de ces derniers jours et pour mériter mon absolution?...

Elle s'était détachée de lui tandis qu'il parlait, et elle l'écoutait comme en songe, les yeux pleins de larmes. Mais tout à coup, joignant les mains, elle se prosterna devant celui qui l'implorait.

Elle était si touchante dans son abandon, si noble dans son affaissement ; elle évoquait d'une façon si poétique l'image de la Madeleine épandant ses parfums aux pieds du Maître bienaimé, qu'il la contemplait sans vouloir la relever, sans prononcer un mot, sans ébaucher un geste, sans rien faire qui pût troubler cette pose gracieuse, attendrissante et passionnée.

Quand elle eut repris les sens et la voix, elle dit :

— Il n'est pas de souffrance au monde qui paierait assez cher le bonheur que tu viens de me donner. On peut quitter la vie quand on a goûté ces joies-là : on a suffisamment vécu. Que parles-tu de repentir et de pardon ? C'est à moi de te rendre grâces, de te bénir et de t'adorer, puisque par toi j'aurai connu la béatitude suprême.

Puis, s'étant relevée d'un mouvement souple et lent, elle vint s'asseoir sur les genoux de Randal et se blottir près de son cœur.

Une grande douceur les pénétrait tous deux ce jour-là, quand ils se quittèrent.

## XVI

Au lendemain de cette crise, Randal sembla recouvrer toute sa sérénité. Son attitude envers son amie était redevenue affectueuse et libre. L'impatience et la contrainte avaient disparu de ses manières, et l'ironie ne crispait plus, à tout propos, ses lèvres.

Ne doutant plus que le mauvais sort fût définitivement conjuré, madame d'Heyange se reprenait avec délices à l'amour, comme le convalescent revient à la vie qu'il a failli perdre.

En effet, quelques heures avaient suffi pour déterminer chez Randal une évolution décisive.

Deux sentiments le dominaient maintenant : c'était, d'une part, une pitié profonde pour l'être charmant dont il avait fait couler les pleurs, — et, de l'autre, la conviction absolue qu'il ne l'aimait plus d'amour et ne l'aimerait jamais plus. Mais, par un compromis assez fréquent chez les natures imaginatives, ces états contradictoires de son âme s'accordaient ingénieusement. Pour se mettre en règle avec sa conscience, il s'était imposé le maintien, le langage et tous les devoirs de forme que l'honneur et la charité lui commandaient envers madame d'Heyange. Et cette consigne une fois acceptée, il l'observait strictement, sans défaillance, avec moins de peine qu'il n'avait présumé, éprouvant même, à cette discipline nouvelle, une sorte de satisfaction morale et le

plaisir moins pur d'une expérience intime encore inessayée.

Puis, quitte ainsi de tout scrupule, il laissait, sans nul remords, sans nulle retenue, son esprit s'égarer en fantaisies désordonnées. Partout, dans le monde, au théâtre, dans la rue même, il se complaisait à la pensée des femmes dont la silhouette entrevue, le parfum respiré, la grâce apparue attiraient ses yeux ou sollicitaient son désir. Il les poursuivait en rêve, les dévêtait du regard, évoquait l'image de leur beauté dans les rites secrets de l'amour, toujours prêt à jeter son cœur à ces cœurs inconnus, à livrer son âme à ces âmes de rencontre.

Fidèle de fait à madame d'Heyange, il la trahissait mentalement vingt fois le jour.

## XVII

C'est une loi fatale que nos actes finissent par ressembler à nos idées ; car le propre de l'idée est de tendre toujours à se réaliser, et le rêve où l'on s'attarde est déjà de l'action.

Dans les premiers jours de mars, Randal était allé passer la soirée chez l'académicien Caumont, le créateur de l'Esthétique expérimentale, l'auteur de la plus belle œuvre de pensée que laissera notre temps, après l'*Intelligence* de Taine et les *Dialogues phi-*

*losophiques* de Renan : le *Sens de la Beauté*.

L'illustre professeur habitait quai Malaquais, près de l'Institut, dans une de ces vieilles maisons, de brique et de pierre, qui encadrent si noblement le Collège Mazarin.

Il y recevait chaque semaine ses amis : public de savants et de lettrés, où l'intelligence des fronts et des regards contrastait avec la gêne des attitudes et des gestes, où la disgrâce des corps trahissait les fatigues propres à la vie d'étude et de bibliothèque.

Peu de femmes, d'ailleurs, et des plus simples, sans élégance, mais non sans grâce.

De temps à autre, quelques mondaines, en quête de relations académiques, apparaissaient dans ce lieu, où leur verbiage vide, leurs phrases apprises, leur science d'emprunt et cet air de vague condescendance, dont les gens de salon ne se départent



jamais tout à fait envers les gens de travail, détonnaient encore plus que leurs toilettes.

Randal fréquentait assez régulièrement cette demeure sérieuse et tranquille.

Il y goûtait le double plaisir de converser avec des hommes instruits et de se délasser de ses préoccupations sentimentales au contact des idées. C'était une de ses plus vives jouissances intellectuelles que de pouvoir prendre à part le maître du logis et causer avec lui.

Affable et simple, le vieux Caumont excellait à mettre son interlocuteur à l'aise, tant il paraissait prendre d'intérêt à la conversation. Avec une modestie méritoire chez un homme qui possédait à fond la connaissance de trois grandes civilisations, qui était comblé de titres et d'honneurs, et dont toute l'Europe savante commentait les écrits, il estimait qu'il y a toujours quelque profit à tirer du plus modeste ouvrier de la

pensée quand il est sincère et consciencieux.

Ce soir-là donc, Randal, assis à côté du maître, l'écoutait :

— Non, disait Caumont, en balançant sa tête glabre, non, ne croyez pas que, de nos jours, le sens du beau soit moins vif qu'aux siècles disparus. Tenez au contraire pour assuré que nos jouissances esthétiques sont plus profondes et plus délicates qu'elles ne furent jamais : elles se sont amplifiées et raffinées dans la mesure où l'âme humaine s'est élargie. L'émotion produite par l'œuvre d'art retentit aujourd'hui en des régions de l'être intime qui jadis demeuraient incultes et closes. Nos descendants percevront, de même, des nuances de beauté qui nous échappent encore, et les derniers hommes connaîtront des extases que nous ne soupçonnons pas...

Comme il achevait ces mots, un silence se fit soudain dans le salon, un de ces mouvements inconscients et subits qui marquent l'attention de tous.

Une femme entrait, une superbe créature. Vêtue de satin rose, la taille très cambrée, les épaules découvertes jusqu'aux seins, la chair blanche et nacrée, un flot de cheveux dorés, tordus sur la nuque et pesant sur le front, elle s'avavançait souriante, d'un air royal.

Anglaise, mariée à Sir Malcolm Blackford, le jeune *leader* du parti écossais à la Chambre des Communes, elle était venue, seule, passer quelques mois à Paris. Et, curieuse de toutes les formes de notre vie sociale, elle allait de salon en salon, à travers tous les mondes, ceux de l'aristocratie et de la finance comme ceux de la politique et de la littérature, franchissant deux et trois fois dans la même soirée ces frontières indécises

que l'usage, la fortune, la vanité, l'esprit de coterie mettent aux groupements sociaux.

Elle avait sollicité une invitation chez Caumont, parce qu'il était célèbre, parce que, de retour à Londres, il fallait qu'elle pût dire : « *Oh! fancy, I have been at the famous Caumont's and had such a long chat with him...* »

Le premier émoi passé, les conversations avaient repris leur train. Les hommes continuaient à s'entretenir de leurs travaux et de leurs soucis professionnels. Les femmes jetaient à la dérobée un regard vers la nouvelle venue qui, assise à côté du philosophe, obtenait de lui des paroles d'une grâce savante et noble, des compliments délicats à l'adresse de ses confrères anglais.

Randal, debout, dans un cercle animé, ne la quittait pas des yeux.

Elle l'eut vite distingué dans le salon où

elle se faisait nommer par Caumont toutes les personnes présentes.

Avec l'instinct de divination que l'habitude des hommages développe si merveilleusement chez la femme, elle sentait que, seul de tous les hommes ici rassemblés, il était capable de priser son élégance et de subir son charme.

Répondant à ses questions, Caumont disait :

— C'est un jeune homme charmant, un agréable écrivain ; il a le goût délicat, l'âme ouverte à la beauté. Je fonde sur son talent de belles espérances...

Quelques instants plus tard, Lady Blackford se faisait présenter Randal.

Aux premiers mots, ils se reconnurent de même race et se comprirent. Elle balançait, en parlant, un large éventail garni de plumes odorantes, et l'accent étranger mettait comme une caresse dans sa voix.

Randa! se découvrait une envie folle de plaire à cette inconnue, une de ces envies fébriles qui surexcitent en nous toutes les facultés de séduction. Comme si le flot des désirs accumulés depuis un mois dans son cœur cherchait issue, les mots lui venaient aux lèvres, pressés, alertes, insinuants.

Elle, qui n'attendait de cette soirée que des satisfactions de curiosité intellectuelle, se montrait ravie de ces compliments, dont la forme originale et la saveur sincère la grisaient un peu, comme un encens nouveau.

— Quand tout à l'heure vous êtes entrée, disait-il, j'ai compris quel merveilleux instrument de bonheur est la beauté. Considérez tous les autres dons que l'on souhaite : talent, puissance, fortune. En est-il un seul qui confère de pareils privilèges ?... Voyez le poète, ce préféré des dieux. La meilleure part de sa gloire lui échappe. Il ne perçoit qu'indirectement l'écho des admirations suscitées

par ses vers. C'est hors de sa présence, dans la solitude et le recueillement qu'on le lit, qu'on le médite et qu'on l'aime. Et, de tous les enthousiasmes qu'il inspire, combien restent cachés dans quelque âme lointaine qu'il ne connaîtra jamais ! Seule, au contraire, la créature de beauté jouit pleinement de son prestige. Partout où elle passe, elle recueille le témoignage immédiat, la preuve irrécusable de sa supériorité. Quel hommage vaut le silence qui s'est fait ici quand vous avez paru ?...

Il allait ainsi, l'attitude et le visage impassibles, mais la parole audacieuse et la voix caressante, devinant qu'il plaisait, sentant naître en lui la joie vaniteuse et sensuelle que donne la conquête des femmes.

Cependant, autour d'eux, on commençait de partir. Il se leva, prenant congé.

— Oh ! lui dit-elle, vous me plaisez beaucoup. Vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?

Je suis installée rue de Tilsitt. Et vous, où demeurez-vous ?

— Nous sommes presque voisins : j'habite rue Balzac.

— Oh ! c'est tout près de chez moi. Alors je vous ramènerai ce soir, voulez-vous ?

A cette proposition, il eut un sursaut intérieur. Mais, très maître de lui, comprenant que la partie s'engageait, il n'exprima, pour accepter, qu'un remerciement banal et correct. Elle reprit, rougissant un peu :

— Je dois vous choquer, n'est-ce pas ? A Paris cela ne se fait pas, sans doute ?

Il songeait : « Cela se fait-il donc à Londres ? » Mais il était trop heureux de cette fortune inespérée, pour s'attarder à l'ironie.

Ils partirent ensemble. A peine sur l'escalier, elle lui dit :

— Oh ! comme ils étaient tous laids ici !

Jusqu'à l'aube, sans dormir, il rêva d'elle



et de l'impérieux parfum qu'exhalait sa beauté.

Le lendemain, il lui faisait visite et, trois jours après, elle se donnait.

Elle fut la maîtresse voluptueuse et magnifique, dont les peintres vénitiens évoquent le rêve en nos sens; car l'amour de deux jeunes pairs, d'un prince royal et d'un ténor illustre l'avait merveilleusement assouplie aux caresses et instruite au plaisir.

## XVIII

Pendant la courte résistance de Lady Blackford, Randal avait évité de revoir madame d'Heyange, craignant de ne pouvoir lui dissimuler le trouble de ses nerfs. A peine victorieux, il éprouva l'ardent besoin de se retrouver auprès d'elle, de réentendre sa parole douce et de se retremper dans son atmosphère intime.

La première fois qu'elle revint, il l'accueillit avec une émotion grave et tendre qui la remplit de bonheur. Depuis si long-

temps il ne l'avait reçue de la sorte ! Il la tenait assise sur ses genoux, la serrait contre sa poitrine et doucement lui caressait les cheveux.

Elle lui disait :

— Ah ! comme tu m'aimes aujourd'hui !  
Comme je te sens à moi !

Mais il l'interrompait, lui murmurant à l'oreille :

— Tais-toi , tais-toi ; dors sur mon cœur.

Et tandis qu'il la berçait entre ses bras, silencieuse et ravie, un étrange sentiment s'éveillait en lui. Comme si la trahison eût fait jaillir dans son être des sources inconnues, il éprouvait pour la pauvre créature abusée une tendresse toute nouvelle, chaste et douloureuse, faite de souvenirs, de remords et de compassion.

Durant près d'une heure, ils restèrent dans cet alanguissement délicieux.

Au moment de partir, elle passa dans la chambre de son ami pour rajuster sa toilette.

Un peu du parfum de *l'autre* flottait encore dans la pièce.

Randal seul s'en aperçut. Et cette émanation aggravant le trouble de son âme, il contemplait, comme en rêve, madame d'Heyange qui lui souriait dans la glace en arrangeant sa coiffure. Pris de pitié pour elle et de dégoût pour lui-même, il se sentait une envie subite de se jeter à ses genoux et de lui tout avouer. Mais elle semblait si heureuse et si confiante qu'il n'eut pas le courage de la détromper.

Quand elle eut remis son chapeau, épinglé sa voilette, boutonné ses gants, elle promena lentement la caresse de ses yeux à travers la chambre, comme elle faisait toujours avant de se retirer. Puis, avec une grâce charmante, elle s'approcha du lit

et, découvrant l'oreiller, elle y mit un baiser.

La nuance nouvelle, apparue dans les sentiments de Randal, se précisa les jours suivants. Jamais peut-être il ne s'était découvert un tel attachement pour madame d'Heyange, jamais il n'avait mieux apprécié la qualité de son âme et la valeur de sa tendresse; mais jamais non plus il n'avait été moins épris d'elle. Il lui était dévoué, par réflexion, par reconnaissance, par charité, mais sans illusion, sans élan, sans désir, — en un mot, sans amour. La conscience de ses devoirs envers elle le tourmentait douloureusement, mais le laissait impuissant à les accomplir.

Ce qui lui coûtait le plus, c'était l'obligation de dissimuler; c'étaient les détours mesquins et les subterfuges dégradants des existences en partie double. Comme il se

rencontrait chaque jour avec lady Blackford, il ne pouvait plus voir une seule fois madame d'Heyange sans être obligé de lui mentir.

Parfois, cherchant à s'excuser, il se disait qu'il devait, à tout prix, épargner à sa victime le déchirement d'une révélation ; que d'ailleurs sa liaison avec l'Anglaise ne durerait guère ; qu'ensuite il reviendrait d'autant plus tendre et fidèle à sa pauvre amie qu'il aurait été plus coupable envers elle.

C'était le sophisme éternel de la passion qui travestit en obligations de conscience nos impulsions les plus égoïstes, et qui, tour à tour, selon notre intérêt, nous fait découvrir un devoir de franchise dans notre cruauté ou bien un scrupule de délicatesse dans notre hypocrisie.

## XIX

Mars finissait. Depuis quelques jours, une reprise inattendue de l'hiver, comme souvent il arrive dans cette saison, étendait sur Paris une brume neigeuse et glacée.

Randal devait retrouver madame d'Heyange à un bal que madame Lavarenne offrait pour inaugurer son hôtel. Lucienne lui avait dit :

— Les occasions de nous voir un peu longuement sont rares maintenant ; vous êtes si absorbé par vos travaux, que j'ai

toujours scrupule de les troubler quand je m'attarde chez vous.

Et puis, elle s'était composé pour cette soirée une toilette exquise, un poème de dentelles précieuses, de fleurs rares et de satin pâle. Ingénument, elle déclarait :

— C'est à votre intention que je l'ai commandée ; je suis anxieuse qu'elle vous plaise, car il me semble que je suis plus près de votre cœur quand je flatte votre goût.

Il avait donc promis.

Mais, vers la fin du jour, lady Blackford lui avait écrit :

« Je me suis rendue libre ce soir, *darling*. Venez me prendre à sept heures. Vous me mènerez dîner où il vous plaira ; après, nous irons entendre un acte dans quelque théâtre ; ensuite... Oh ! ce sera délicieux ensuite !

» *My lips on your lips,*

» HELEN. »



Au reçu de ce billet qui n'admettait pas même la possibilité d'un empêchement, Randal écrivit à madame d'Heyange qu'elle ne s'inquiétât pas si peut-être elle ne le voyait pas au bal. « Je crains, continuait-il, d'avoir pris froid dans la journée. Oh ! rien de grave, un simple malaise qui sera dissipé quand demain vous viendrez me voir, car il faut que vous me dédommagiez sans retard de mon plaisir manqué. »

Sur son ordre, la lettre ne fut portée qu'après dîner.

Madame d'Heyange achevait de s'habiller. Elle avait procédé à sa toilette avec un soin minutieux et secret. Debout devant la glace, elle se mirait, en inclinant légèrement la tête et clignant un peu les yeux comme font les peintres pour juger l'effet d'un portrait. Depuis la pointe des souliers jusqu'à l'aigrette piquée dans les cheveux, elle ne trouvait rien à reprendre : le détail était

parfait, l'ensemble harmonieux, la robe aussi bien ajustée à son corps qu'assortie au caractère de sa personne intime. Heureuse de ce résultat elle se souriait donc à elle-même quand on lui tendit la lettre de Randal. Rien qu'à voir l'écriture, elle pressentit une contrariété. Lorsqu'elle eut achevé de lire, elle fut si déçue qu'elle songea d'abord à se déshabiller et à rester chez elle.

Son second mouvement fut de passer tout de suite rue Balzac, ainsi qu'elle s'y était risquée parfois. Elle ne demeurerait chez son ami que le temps nécessaire pour s'informer de sa santé et pour se montrer à lui : avant minuit, elle serait chez madame Lavarenne.

L'habitude qu'elle avait de louer une voiture de cercle les soirs de bal, afin d'épargner à ses chevaux les longues stations nocturnes, facilitait son projet.

Quand, une demi-heure plus tard, elle arriva chez Randal, le valet de chambre qui lui ouvrit la porte parut surpris de la voir.

— Monsieur est sorti pour dîner, fit-il ; mais, sans doute, il ne tardera pas à rentrer, car il m'a commandé de lui préparer son thé pour onze heures.

Troublée, elle redescendit et poursuivit sa route. Que signifiait ce contre-temps?... Peut-être, se trouvant mieux au dernier moment, Randal s'était-il hasardé à sortir. Elle allait, en ce cas, le retrouver au bal. Quelle surprise charmante ! Quelle imprudence pourtant ! car ce soir, le froid était pénétrant, le vent tout chargé de neige et de pluie... Mais non, cela n'était pas. Puisqu'il avait dîné dehors, il avait dû quitter le logis à l'instant même où il expédiait sa lettre... Son indisposition n'était-elle donc qu'un prétexte ?

Chez madame Lavarenne, elle accepta

le premier bras qui s'offrit, pour parcourir les salons à la recherche de Randal.

A travers les couples tournoyants et les rangs de femmes alignées sur des chaises, dans la houle des nuques ondulantes et des épaules nues, dans l'irradiation des piergeries et le papillonnement des éventails, elle passait, resplendissante et convoitée, indifférente aux hommages, absorbée dans une seule pensée.

Un instant, elle s'assit près de sa mère, madame Villard, et lui dit :

— J'ai voulu venir ce soir afin de ne pas vous inquiéter : mais je ne resterai pas davantage : je me sens très lasse.

Pour atteindre le vestibule du rez-de-chaussée, elle dut refouler le flot toujours montant des invités. Puis, ayant fait appeler sa voiture, elle lança de nouveau, pour adresse, au cocher :

— 4, rue Balzac.

Au moment précis où elle y arrivait, elle aperçut, à quelques pas, un fiacre qui s'éloignait du trottoir, tandis que sous la voûte entr'ouverte un couple se glissait.

De bien plus loin, elle aurait reconnu Randal : elle n'avait pas besoin de distinguer la personne de grande prestance qui l'accompagnait, pour se sentir la plus infortunée des femmes.

Le bruit de la porte qui se refermait lui retentit jusqu'au fond du cœur. Elle murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Cependant, le cocher, ne la voyant pas descendre, se penchait sur le siège et demandait :

— C'est bien ici que madame m'avait ordonné de la conduire ?

Elle abaissa la vitre et répondit :

— Oui, attendez.

L'homme, habitué par sa clientèle de

cercle à tous les imprévus du Paris nocturne, enroula ses guides au fouet et, blotti dans sa houppelande, s'assoupit.

A trayers la fenètre ouverte du coupé, madame d'Heyange regardait obstinément les croisées de l'entresol où, derrière la soie lumineuse des stores, des ombres se profilaient par instants.

Un tel tourbillon de sensations et d'images s'était déchainé dans sa pauvre tête, qu'elle demeurait insensible au froid, inattentive à la pluie neigeuse que les rafales du vent lui cinglaient au visage. Son cœur battait à grands coups élancés, tandis qu'une angoisse horrible lui étreignait l'âme.

Soudain, tout son corps trembla, ses dents claquèrent, un frisson glacial courut le long de ses vertèbres. Près de défaillir, elle eut, un instant, la vision de la mort.

En face, les lumières venaient de s'éteindre.

Pourtant, elle demeurait toujours là. Le pas lourd et rythmé de deux sergents de ville arpentant le trottoir la rappela soudain à la réalité : elle éveilla le cocher et se fit ramener chez elle.

Les soins de sa femme de chambre furent impuissants à la réchauffer. Toute la nuit elle trembla de froid, de fièvre et d'émotion. Le matin, elle toussait un peu, et sa poitrine haletait comme si l'air n'y pouvait plus pénétrer.

Le médecin, appelé dès l'aube, porta le diagnostic d'une congestion pulmonaire, et prescrivit des calmants pour la surexcitation des nerfs, que rien ne lui expliquait.

Pendant une semaine, on la crut perdue. L'état des poumons se compliquait de graves désordres nerveux ; car l'excès de la souffrance morale produit l'effet d'un poison.

Vers le neuvième jour, le danger sembla conjuré. Mais elle gardait une pâleur de morte ; son regard restait vide et fixe ; elle répondait avec effort aux questions les plus simples. On craignit une anémie cérébrale.



## XX

Dès qu'elle fut transportable, le médecin l'envoya dans le Midi.

M. d'Heyange, la devançant, choisit une villa sur les hauteurs de Cannes : la villa des Cistes.

Elle y arriva dans les derniers jours d'avril, accompagnée de sa mère et de sa fille. Son mari, l'ayant installée, repartit aussitôt.

Le soleil, la lumière, les fleurs, la brise tiède et paisible qui mêle aux parfums de

cette côte enchanteresse les souffles de la mer, accomplirent leur miracle coutumier.

En huit jours, une sensible amélioration s'était produite chez la malade. Un peu de couleur lui revenait aux joues ; la respiration se faisait régulière et plus forte.

Elle éprouvait l'étrange impression de détente et de repos qui suit les grandes crises de l'âme et du corps, ce bienfaisant anéantissement de l'être épuisé, qui n'a pas encore assez de force pour recommencer à souffrir.

Il lui restait cependant une telle fatigue de l'esprit, un tel endolorissement de la mémoire qu'elle n'avait ni pensées ni souvenirs, et qu'une rumeur lui remplissait la tête si parfois elle cherchait à lier des idées.

Puis elle eut un réveil las, meurtri, courbaturé. Elle s'alimentait et marchait un peu. Elle causait par instants avec madame Villard et Suzanne. Elle témoignait

des goûts, des préférences, de vagues curiosités.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi. Mais à mesure que la convalescence se confirmait, il lui venait à l'âme une tristesse plus pesante, un besoin plus impérieux de silence et d'isolement.

Chaque jour, elle s'asseyait devant la maison, dans un massif de camélias et d'azalées, d'où la vue, dépassant les villas semées sur la côte, embrassait la pointe rose d'Antibes et ses rochers d'argent, les monts de l'Esterel harmonieux et graves et les îles de Lérins reflétant leur verdure au pâle azur de l'eau.

Durant des heures entières elle restait là, seule, tandis que Suzanne allait courir, avec sa gouvernante, dans la forêt voisine, et que madame Villard faisait des visites en ville.

Un plaid sur les genoux, un livre à côté d'elle, appuyant son menton amaigri sur

ses mains jointes, elle songeait. Le flot des souvenirs lui montait au cœur. Elle se rappelait les faits récents, les jours qui avaient précédé l'affreux soir de la révélation. Comment jusqu'alors n'avait-elle rien vu, rien compris, rien deviné?... Pourquoi, dans ces derniers temps, s'était-il montré si affectueux avec elle, s'il ne l'aimait déjà plus?... Elle se perdait en conjectures et s'épuisait en regrets.

Puis des visions plus anciennes passaient devant ses yeux. Elle remontait jusqu'à la première période de son amour, aux heures lumineuses de Gastein, aux jours qui avaient suivi, jours bénis où, pour elle, tout était joie, confiance et sérénité. Mais la trahison récente lui corrompait jusqu'à ces premiers souvenirs. Même alors l'avait-il aimée vraiment, puisqu'elle l'avait vu depuis se donner à une autre, avec la même flamme aux yeux, le même sourire aux lèvres ?

Plus que tout peut-être, l'inanité de l'œuvre où s'était consumé son cœur la désolait. Ainsi, la ferveur de ses élans, la constance de sa tendresse, la poésie de ses rêves, tout ce qu'elle avait accumulé de pensées et de croyances, de vœux et d'adoration sur cet homme, — tout cela, c'était en vain. Son amour n'avait pu donner le bonheur. Elle avait aimé pour moins qu'une illusion : pour rien.

Alors, la misère de son existence passée, présente et future lui apparaissait tout entière : sa vie stérile et déracinée, son bonheur détruit, toute joie finie, toute espérance vaine, les derniers jours encore plus sombres que les anciens... Ah! que la mort serait douce!...

Parfois, Suzanne, revenant les mains pleines de fleurs, la surprenait dans cette méditation. Et la tristesse de la mère débordait de pitié, à l'idée qu'un jour aussi

cette fillette, devenue femme, ferait l'expérience de l'amour. L'image d'un homme remplirait son âme, capterait ses pensées les plus intimes et ses mouvements les plus secrets, absorberait toutes ses facultés de sacrifice, de rêve et d'émotion. Puis, un soir, elle apprendrait que tout est leurre et trahison. Et des larmes désespérées flétriraient ses joues !

Un découragement profond, une détresse sans nom succédaient en elle à ces réflexions et retardaient de jour en jour son rétablissement physique. Presque chaque soir, un souffle fébrile la traversait, et le matin, au réveil, elle toussait un peu.

Au mois de juin, l'élévation subite de la température détermina les médecins à l'envoyer aux Eaux-Bonnes.

La veille de son départ, comme elle faisait un dernier tour dans le jardin, sur-

prise d'y laisser tant de regrets, étonnée de l'attachement que notre âme garde aux lieux témoins de ses souffrances, le facteur de la poste lui remit, avec le courrier du soir, une lettre dont la vue seule la bouleversa. L'enveloppe était pesante, le timbre marquait : PARIS. Sans rompre le cachet, elle tournait et retournait le pli dans ses main, cherchant à percer le mystère de ce message imprévu, à deviner quel aveu de repentir, quelle prière de pardon, quel appel de tendresse venait ainsi vers elle.

Mais, soudain, l'idée de replacer son cœur, encore à vif, sous le choc des émotions, fit passer dans ses nerfs le frisson d'effroi dont tremblent les malheureux patients qu'on ramène à la table opératoire. Et, mentalement, avec un sursaut, elle prononça : « Non, non, je ne veux pas, je ne dois pas ouvrir cette lettre. »

Résolue à la brûler immédiatement, elle

monta dans sa chambre. A l'instant d'agir, elle défaillit. « Plus tard, pensait-elle, il sera temps encore. »

Et elle enferma l'enveloppe intacte dans son sac de voyage.

De toute la nuit, elle ne put dormir. Torturée du besoin de *savoir*, passant des craintes les plus déraisonnables aux espérances les plus insensées, remuant dans sa pauvre âme affolée toutes les hypothèses et toutes les contradictions, elle fut vingt fois sur le point de se lever pour reprendre sa lettre et la lire enfin. Mais la même pensée l'arrêtait chaque fois : à quoi bon *savoir*, puisque nul lien n'était plus possible entre elle et cet homme ; puisqu'il avait à jamais perdu le droit de l'aimer ? Et faible, baignée de pleurs, elle murmurait :

— Mon Dieu ! faut-il donc que je souffre encore ? Le sacrifice n'est donc pas consommé ?



Le matin venu, son parti fut pris : ce jour même, avant de quitter Cannes, elle aurait détruit la lettre.

Jusqu'à midi, elle ne put s'isoler un instant, dans l'activité que les préparatifs du départ entretenaient autour d'elle. Mais, après le déjeuner, elle parvint, sous prétexte de repos, à s'enfermer quelques minutes dans sa chambre. Alors, d'un mouvement rapide, comme si une force extérieure dirigeait son geste, elle tira la lettre de son sac et l'approcha d'une allumette enflammée. Quand le papier fut aux trois quarts brûlé entre ses doigts, elle le jeta dans la cheminée.

En se relevant, elle aperçut son visage dans la glace : jamais elle ne s'était vu les yeux si caves et les traits si contractés.

## XXI

Le début de son séjour aux Eaux-Bonnes fut déplorable. Elle était si faible en y arrivant, qu'on dut ajourner le traitement thermal.

Par une heureuse fortune, le médecin qu'on lui avait indiqué, le vieux docteur Monnier, alliait au savoir professionnel le plus solide une rare intelligence des choses de l'âme et le don de charité. Sans l'interroger, il la devina. Et, cherchant d'abord à relever le moral de la malade, il répan-

dit sur elle ces paroles de sympathie qui sont aux douleurs secrètes le plus bienfaisant des baumes.

Il lui parlait de la vie en homme qui sait, par métier, combien les plus misérables des humains pleurent à la perdre : il lui disait qu'elle est bonne en soi malgré les heures mauvaises ; qu'elle cicatrise elle-même les blessures qu'elle fait, et que la première condition est de l'aimer pour guérir.

Il apportait dans ses discours un tact si subtil, une mesure si discrète, il touchait d'une main si légère les fibres de ce pauvre cœur broyé que, sans nulle défiance, elle cédait à la douceur de sangloter devant lui.

Ces épanchements la soulagèrent. Elle se sentait moins isolée, moins brisée ; elle cherchait à dominer ses nerfs, à refouler ses souvenirs, à se faire une âme forte, un cœur énergique et résigné désormais.

D'ailleurs, le régime des eaux, en fixant à ses heures un emploi précis, occupait son esprit et le détournait du rêve.

Enfin, le paysage même qui l'entourait contribuait à la retremper moralement : car ses visions de mélancolie, qui trouvaient dans la côte méditerranéenne un décor trop complaisant, s'encadraient avec peine dans cette contrée montagneuse, austère et robuste, que des pics crénelés ou des crêtes ébréchées enserraient de toute part, et qui, le soir, mêlait à la vapeur fraîche des eaux courantes le vif parfum des lavandes et des fleurs sauvages.

Après six semaines de séjour, elle avait repris assez de force pour qu'on résolût de l'envoyer passer un mois à son château de Boissette, près de Melun, d'où elle retournerait en automne achever sa guérison à Cannes.

On était au 1<sup>er</sup> septembre. Depuis la

veille, le vent soufflait du nord, et les nuages, s'engouffrant au fond de la vallée, s'y résolvaient en pluie froide et continue.

Madame Villard, qui rentrait d'une visite à l'un des hôtels voisins, dit brusquement à sa fille :

— Devine qui je viens de rencontrer... Randal ! Arrivé ce matin de Luchon — il a bien choisi son temps, ma foi ! — il repart demain. Je ne sais si c'est l'effet de la brume dans laquelle nous baignons, mais je lui ai trouvé mauvaise mine, l'air fatigué. Il s'est longuement informé de toi. Je l'ai rassuré sur ta santé, puis je l'ai engagé à venir dîner ce soir avec nous, pour te distraire. Mais, — tu reconnaitras bien là ses allures mystérieuses, — il s'est aussitôt excusé sur l'obligation de ne pas abandonner un compagnon de voyage, sur la crainte de te fatiguer, sur je ne sais quels prétextes encore. Il a cependant ajouté : « Dites

bien à madame d'Heyange quelle peine j'aurais de quitter les Eaux-Bonnes sans qu'elle m'ait autorisé à la voir. — Autorisé? ai-je repris; mais vous l'êtes toujours. Voyons, venez demain déjeuner sans façon. C'est entendu, n'est-ce pas? »

Une telle émotion s'était emparée de madame d'Heyange, aux premiers mots de sa mère; son cœur battait à coups si brusques, ses oreilles bourdonnaient si bruyamment, qu'elle put à peine répondre, d'une voix entrecoupée :

— En effet... je n'aurais pas été en état de le recevoir. Pendant que vous étiez sortie, ma mère, je ne sais ce que j'ai eu, je me suis presque évanouie et je me sens très mal encore. Je voudrais voir le docteur Monnier... le voir tout de suite.

Quand le docteur vint, il la trouva au lit, en proie à une crise intense de fièvre et de nerfs.

Il tranquillisa d'abord madame Villard, rédigea une ordonnance et pria qu'on le laissât seul quelques instants avec la malade pour la calmer.

Assis auprès d'elle et lui tenant la main, il lui parlait sur un ton affectueux et ferme.

— Voyons, que s'est-il passé?... Vous alliez bien, quand je vous ai vue ce matin; vous avez donc éprouvé, depuis lors, quelque grosse émotion?... Un souvenir cruel vous a frappée au cœur? Est-ce cela? Non, un souvenir, si douloureux fût-il, n'aurait pas suffi à vous jeter dans l'état où vous êtes... Alors, qu'y a-t-il? Ne puis-je vous venir en aide?...

Elle répondit, haletante, avec une agitation extrême :

— Docteur, ne m'abandonnez pas, secourez-moi, sauvez-moi... Faites que je parte, que je parte dès demain, que je retourne directement à Cannes... Qu'on

me laisse guérir ou mourir seule; mais, de grâce, que je sois seule, toute seule... que personne, vous entendez? *personne* n'essaie plus de me voir. J'ai trop souffert, je ne veux plus souffrir. Je suis à bout de forces.

Comprenant à demi, le médecin reprit :

— Soit, rassurez-vous. Puisque la solitude vous est salutaire, je prescrirai qu'on vous en ménage une complète, absolue. Personne ne viendra vous troubler, *personne*, je m'en porte garant. Dans quelques jours, vous retournerez à Cannes, dont le climat vous a fait grand bien une première fois. Et là, quand vous aurez repris votre équilibre moral, votre guérison ne sera qu'une affaire de jours... Allons, vous voici déjà plus calme. Tâchez de dormir, maintenant : la potion qu'on vous a préparée vous y aidera... A demain, chère madame et pauvre amie.



## XXII

Deux mois avaient passé : madame d'Heyange se mourait à Cannes.

Le mal physique avait pris le dessus dans cet organisme que l'âme ne soutenait plus, et qui s'était détaché de la vie sous l'action de la souffrance comme une plante se déracine sous les coups du vent. Une toux sèche harcelait sa poitrine, un fard brûlant teintait ses joues, et la fièvre la consumait sans trêve.

On eût dit cependant que la maladie,

en détruisant son corps, fanait avec regret sa beauté. Dans son dépérissement, elle revêtait une grâce suprême, la grâce des êtres jeunes qui se sentent mourir.

Incapable maintenant d'un effort prolongé de lecture ou de parole, elle passait des heures et des heures à remuer ses pensées, tandis qu'autour d'elle une moisson de fleurs, œillets, orchidées, roses et violettes, mettait dans sa chambre une dernière illusion de fraîcheur et de vie.

Un matin, comme elle rêvait ainsi, les bras allongés de chaque côté du fauteuil, le son métallique d'un objet qui tombait frappa son oreille. Elle se pencha pour regarder. C'était un bracelet, simple gourmette d'or que Randal lui avait donnée jadis et qui, une fois rivée au poignet, ne pouvait plus s'ouvrir. Mais elle avait tant maigri, ses pauvres mains s'étaient tant décharnées que la petite chaîne, ne ren-

contrant plus d'obstacle, avait glissé jusqu'à terre.

Faible et troublée comme elle était, elle vit dans cet incident un présage funèbre qui la résolut à exécuter sans retard un projet depuis longtemps arrêté.

Mettant à profit la sortie quotidienne de sa mère et de sa fille, elle pria la gouvernante qui lui tenait compagnie de la laisser seule quelque temps ; puis, ayant installé un buvard sur ses genoux, elle écrivit :

« Mon ami,

» Cette lettre est le dernier signe de vie que vous recevrez de moi. Depuis longtemps, j'ai perdu l'espoir de guérir, et j'ai tant souffert dans mon corps et dans mon âme que l'idée de la mort n'a plus rien qui m'effraie.

» Si j'ai brûlé, sans la lire, la lettre que

vous m'avez écrite il y a six mois, si j'ai refusé de vous recevoir aux Eaux-Bonnes, ne m'en veuillez pas : je ne me sentais pas la force, et je n'avais pas encore le droit de vous parler comme je vais le faire ici.

» Sachez d'abord que je ne découvre au fond de moi ni ressentiment ni amertume à votre égard. Si j'osais me plaindre, ce serait de la destinée et non de vous, dont le seul crime fut de croire à la possibilité de ressusciter un amour défunt dans votre cœur et de me rendre le bonheur dont une fois déjà vous m'aviez comblée.

» Non, j'ai reçu de vous plus que je ne pouvais espérer : la meilleure part de votre âme et de votre pensée, une vision de rêve dont j'ai joui délicieusement, un parfum d'idéal qui m'imprègne encore. Ce qui fut mon lot de bonheur ici-bas, c'est vous, mon ami, c'est vous seul qui me l'avez donné.

» Aussi, quelque ombre qui depuis lors ait obscurci ma vie, même aujourd'hui après le martyre de ces derniers temps, je vous bénis de m'avoir aimée et d'avoir accepté mon amour.

» Laissez-moi pourtant vous adresser une recommandation suprême.

» Sans doute, vous aimerez encore et vous serez encore aimé : car votre âme ardente et sensible ne se résignera jamais à vivre sans amour, et la tendresse inquiète des femmes vous recherchera toujours.

» Quand donc un nouvel objet passionnera votre cœur, montrez-vous en toute circonstance expansif et bon. Ne réprimez ni vos effusions ni vos larmes : n'arrêtez pas vos élans.

» Ayez surtout le respect de vos émotions : n'y mêlez plus cette nuance d'ironie dont parfois j'ai bien souffert. Nos émotions, voyez-vous, sont les fleurs délicates

de notre âme, et le moindre souffle de scepticisme les flétrit sans retour.

» Mais, quand vous sentirez vos illusions périr et votre amour s'éteindre, avouez-le loyalement, vous rappelant qu'il n'est pire supplice, pour une créature un peu haute, que d'être aimée par devoir et gardée par pitié.

» Et maintenant, adieu, mon ami, adieu pour l'éternité. Je pars, vous aimant plus que jamais, et trouvant, malgré tout, je ne sais quelle douceur encore au souvenir des espérances finies et des jours qui ne reviendront plus.

» LUCIENNE. »

Quand elle eut relu, plié, cacheté ce testament de son âme, elle écrivit dessus :

« A remettre à monsieur Philippe Randal après ma mort. »

Puis elle l'enferma sous une deuxième enveloppe avec la mention suivante :

« Je confie cette lettre à M<sup>e</sup> Dumesnil, mon notaire, à Paris, pour que, l'ayant ouverte après ma mort, il exécute la dernière volonté que j'y ai consignée. »

Sa tâche accomplie, elle demeura quelque temps inerte, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, la tête renversée sur l'oreiller du fauteuil, apercevant vaguement, à travers un voile de larmes, les monts de l'Esterel qui découpaient sur la pourpre du couchant leur profil sombre et décoloré.

A partir de ce jour, le mal qui la minait précipita ses ravages. Bientôt elle ne quitta plus le lit ; une toux continuelle déchirait sa poitrine. Des narcotiques apaisèrent ses derniers spasmes. Elle expira le soir de Noël.

## XXIII

Depuis deux mois, Randal était à Florence, seul, fuyant toute société, cherchant à se fuir lui-même par un travail opiniâtre, quand un soir le nom de madame d'Heyange lui sauta aux yeux dans le bulletin nécrologique d'un journal parisien. Une secousse si violente ébranla tout son être, qu'un gémissement s'exhala de ses lèvres, un de ces cris plaintifs qu'arrachent les douleurs imprévues.

En effet, rien ne lui faisait présager un



dénouement si lamentable. Sans nouvelle de Lucienne depuis qu'il avait tenté de la voir aux Eaux-Bonnes, il la croyait non seulement sauvée, mais convalescente, presque rétablie. Et, de jour en jour, il attendait qu'elle fût revenue à Paris pour y rentrer lui-même, se rapprocher d'elle et implorer son pardon.

Sept mois auparavant, lorsque le mal l'avait terrassée, il avait aussitôt compris que l'organisme physique n'était pas seul atteint en elle, et que l'être moral souffrait plus encore. Et les troubles nerveux qui d'abord avaient déconcerté les médecins ne s'étaient, hélas ! que trop vite expliqués à ses yeux. Sur le coup, sa conscience s'était réveillée. Devant les effets logiques, infaillibles de sa trahison, il en avait senti tout l'odieux ; il avait jugé sa faute excusable, irréparable peut-être, et une pitié immense lui était venue pour la pauvre

créature qui, frappée par lui, se débattait, en ce moment, contre la souffrance et la mort.

Chaque jour, il s'était présenté rue de Berri. Par les gens de service habilement questionnés, il avait obtenu des informations moins banales que celles du bulletin déposé chez le portier. Mais tous les expédients, tous les stratagèmes qu'il avait imaginés pour faire parvenir à la malade un témoignage de repentir et d'affection avaient échoué.

Il était alors tombé dans une telle tristesse que lady Blackford, en femme avisée, avait aussitôt estimé sa présence importune et son règne fini. Elle s'était donc éloignée de lui, mais sans reproche ni rancune; car elle avait l'âme insouciant et versatile, la chair aussi prompt à se calmer qu'à s'é-mouvoir.

Du jour où madame d'Heyange était

partie pour le Midi, les nouvelles que Randal avait pu se procurer étaient devenues plus rares et moins précises encore. De temps à autre, Robert d'Heyange, qu'il rencontrait au cercle, lui avait fourni quelques renseignements. C'est ainsi qu'un soir de juin, il lui avait dit d'un ton négligent :

— Ma femme va mieux, je vous remercie, beaucoup mieux. Un mot que j'ai reçu d'elle ce matin m'apprend que le médecin lui a maintenant permis de lire et d'écrire. Elle ira d'ailleurs achever bientôt sa guérison aux Eaux-Bonnes.

Immédiatement, Randal était rentré chez lui et, sous les formes les plus voilées, avec mille précautions de style, il avait confessé à l'absente l'inaispaisable tourment de son âme. D'heure en heure, de jour en jour il avait attendu la réponse : elle n'était jamais venue.

Au mois d'août, il s'était rendu à Luchon et, de là, aux Eaux-Bonnes, comptant sur quelque circonstance favorable qui l'amènerait en présence de madame d'Heyange et lui permettrait de l'entretenir un instant. Mais cette tentative, comme la précédente, était demeurée vaine.

Ce nouvel insuccès l'avait toutefois moins découragé qu'attristé ; car une confiance tenace demeurait au fond de lui. Quand Lucienne, restaurée dans ses forces, apaisée dans ses souvenirs, serait rentrée à Paris, il parviendrait bien à s'approcher d'elle ; il se jetterait à ses pieds ; il baiserait sa robe, ses mains, ses genoux ; il s'avouerait si coupable, se montrerait si misérable, qu'elle n'aurait pas le courage de lui refuser l'absolution.

Le brusque retour de la malade à Cannes l'avait d'abord alarmé. Mais, aux nouvelles répandues par la famille, il s'était rassuré :

car on représentait ce nouveau séjour sur le littoral méditerranéen comme une précaution dernière, un repos commandé par la cure des Eaux-Bonnes et dont le terme n'excéderait pas la fin d'octobre.

Dans l'attente de cette date, il était parti pour Florence, afin d'y amasser des documents pour son travail d'hiver, et de tromper par le labeur cérébral l'impatience croissante de ses nerfs.

Et voilà que soudain la mort avait accompli son œuvre.

... Pour la vingtième fois, avec une émotion affreuse, il relisait le bulletin nécrologique du journal, où le nom de madame d'Heyange lui semblait inscrit en lettres de feu. L'article annonçait simplement : « Madame d'Heyange a succombé hier, dans sa villa de Cannes, aux suites de la maladie dont elle souffrait depuis quelques mois. Le corps sera transporté à

Paris, où les obsèques seront célébrées prochainement. »

Tout à coup, son attention se fixant sur ces derniers mots, une idée lui surgit à l'esprit : en quittant Florence ce soir même, par l'express de onze heures, il arriverait peut-être assez tôt à Paris pour assister à la cérémonie funèbre. A l'instant, son parti fut pris, ses ordres donnés, sa valise bouclée.

## XXIV

Il accomplit le voyage dans une torpeur singulière, la tête serrée comme par un cercle de fer et vide de pensées. Le surlendemain, à huit heures du matin, il débarquait à la gare du chemin de fer de Lyon et, sitôt arrivé chez lui, il envoyait aux renseignements rue de Berri. On lui apprit que le service avait été célébré, la veille, à l'église de Saint-Philippe-du-Roule, d'où le corps avait été conduit à Boissette, près de Melun, pour être

inhumé dans la sépulture de la famille.

A midi, Randal muni d'une gerbe de fleurs, se remettait en route ; il arrivait une heure plus tard à Melun et, louant une voiture à la gare, se faisait mener au cimetière du village, distant de trois lieues environ.

Le trajet lui parut interminable. Le paysage n'était pas, en effet, moins lugubre que son cœur. Un vent âpre soufflait du nord. Le ciel, couleur de cendre, pesait sur la campagne vide et muette. Une odeur triste de feuilles mortes, d'herbes moisies, de terre détrempée, se levait du sol.

La grille de l'enclos funèbre était ouverte quand il y arriva ; la trace des voitures venues le jour précédent se voyait encore sur le chemin. Un monument de granit, imposant et simple, s'élevait au bout de l'allée principale, parmi les autres tombes, humbles et rustiques. C'était là. Deux



maçons s'apprêtaient à sceller la dalle qui recouvrait le caveau ; un marbrier gravait sur la paroi verticale : « Lucienne-Simonc'-Elisabeth d'Heyange, décédée à Cannes... »

Pour la facilité de leur travail, les ouvriers avaient repoussé en tas, dans un coin, les couronnes et les bouquets apportés la veille. L'arrivée d'un étranger les surprit : ils chuchotèrent.

Après une courte méditation, Randal leur dit :

— N'ayant pu venir hier, je désirerais déposer ces fleurs dans le tombeau. Si la dalle n'est pas encore scellée, pourriez-vous la déplacer un instant ? Vous ne perdriez pas votre peine.

Ils hésitaient ; mais ayant vu briller une pièce d'or dans les doigts du visiteur, ils se mirent à l'œuvre. Quelques pesées de levier firent glisser la pierre sur son cadre

et, tout au fond de la fosse, le cercueil apparut.

S'inclinant au bord, Randal jeta ses fleurs qui frappèrent la caisse avec un bruit sourd. Puis, éperdument, de toutes les forces de son être, il évoqua le souvenir de celle qui reposait là... Un instant, il eut la vision presque réelle, l'horrible vision de la jeune femme, rigide et glacée sous le suaire, les yeux clos, les mains jointes, déjà en proie à la corruption de la mort.

Mais soudain un vertige étrange obscurcit ses yeux, fit vaciller ses jambes, comme si le trou béant à ses pieds eût été un abîme sans fond où serait tombé son cœur. D'un mouvement brusque, il se ressaisit et, tout en larmes, il sortit du cimetière.

Le lendemain, au réveil, il fut surpris qu'on lui remît une lettre, puisqu'il n'avait instruit personne de son passage à Paris.

C'était une convocation du notaire, M<sup>e</sup> Duménil, qui l'invitait à se rendre à son étude « pour une affaire urgente et personnelle ».

Dans la matinée même, il était mis en possession de la lettre que madame d'Heyange, se sentant mourir, lui avait écrite à Cannes. Réprimant son impatience, il attendit d'être rentré chez lui pour rompre le cachet.

Quand il eut achevé de lire ce testament de tendresse, quand il eut recueilli ce dernier parfum d'une âme épuisée de souffrance et d'amour, il sentit tout son être défaillir et s'écrouler de douleur.

Jusqu'à la fin du jour, il resta là, effondré dans un fauteuil, les paupières brûlantes, les tempes serrées, accablé par les souvenirs et tenaillé par les remords. Il se répétait : « Elle est morte par moi... Je n'ai su ni la comprendre ni l'aimer. J'ai détruit tout ce qu'il y avait en elle de nobles illu-

sions et de belles croyances. A cause de moi, elle a désespéré du bonheur et s'est détachée de la vie. C'est moi qui l'ai tuée... »

Le soir venu, il retomba dans sa méditation : « Que vais-je devenir maintenant, se disait-il ? Que *dois-je* faire ? » Du fond de sa conscience, une voix lui déclarait en effet : « Tu ne peux reprendre ta vie comme si rien d'anormal ne s'y était passé. Un fait tel que celui dont tu portes la responsabilité, ne se produit pas dans l'existence d'un être moral sans y laisser plus de trace qu'une ombre sur l'eau. Quelques larmes ne peuvent t'absoudre d'avoir tué une âme. La souffrance seule peut te régénérer. Une expiation s'impose à toi. Cherche quelque sacrifice intérieur qui puisse agréer aux mânes de ta victime et te réhabiliter à tes yeux... »

Jusqu'au milieu de la nuit, il tourna

dans le cycle de ces pensées, sans trouver l'issue qu'il cherchait. Une fois de plus, il constatait l'insuffisance des solutions que la vie moderne offre aux grandes crises de l'âme.

Vers deux heures du matin, il se jeta sur son lit et s'endormit d'un sommeil agité.

Quand, le lendemain soir, il repartit pour Florence, il était plus calme : car, en sa conscience, une lueur apparaissait.

La révélation se fit complète, éclatante, le premier soir où il se retrouva seul dans son appartement du Lung'Arno. Sur sa table de travail, il avait posé un portrait de madame d'Heyange, à côté duquel de blancs chrysanthèmes, fleurs préférées de la morte, baignaient dans un vase.

Il venait de relire la lettre datée de Cannes. Et ce passage l'avait frappé : « Sans doute vous aimerez encore et vous serez en-

core aimé... » Eh bien ! non, il n'aimerait plus ! Ce serait là sa peine et son expiation. Il souffrirait par où il avait péché : il s'interdirait désormais la volupté d'aimer. Il ne connaîtrait plus le frisson délicieux de la passion naissante, l'émoi charmant des premières confidences, la suave musique des paroles d'amour, le doux tremblement des mains qui se pressent, le charme troublant des yeux qui défaillent, la divine extase des âmes qui se confondent dans l'étreinte affolée des corps. Il se déroberait à toute liaison de cœur, à tout contact intime et tendre, à tout ce que la pensée, la présence et la caresse des femmes peuvent mettre de douceur et de joie dans la vie d'un homme. Il vivrait seul, vieillirait et mourrait seul.

## XXV

Il se tint parole et, comme un religieux, demeura fidèle à son vœu.

Aussitôt que ses recherches historiques ne le retinrent plus à Florence, il revint s'installer à Paris. Rien ne fut changé à sa vie ostensible. Il vaquait à ses occupations antérieures, poursuivait ses travaux, continuait d'accorder au monde les heures de repos que réclamait son esprit.

Mais une sensation intolérable de solitude et d'ennui pesait sur lui. L'obsession de la

femme harcelait son cœur toujours ouvert et frémissant. Et le vide de son âme lui semblait d'autant plus profond, que le souvenir de madame d'Heyange s'y évoquait plus rarement. Ce n'était pas que l'oubli l'eût effacé déjà. Loin de là. Mais une émotion si pénible, un remords si cuisant accompagnait ses réminiscences, qu'il ne s'y attardait jamais et que tout son passé d'amour restait enseveli dans un recoin secret de sa mémoire, comme dans ces lieux maudits où l'on ne pénètre qu'en tremblant.

Ce qui attristait ses jours, enfiévrant ses nuits, ce n'était pas le désir voluptueux de l'étreinte physique, l'envie sensuelle de promener ses lèvres sur la beauté vivante ; c'était l'idéal besoin d'une sympathie féminine, le regret désespéré de ne plus sentir auprès de lui un de ces jolis êtres, fins, délicats et mystérieux, qui semblent fleurir uniquement pour embellir nos rêves et parfumer notre vie.



Plus d'une fois, excédé de tristesse, il avait quitté Paris à l'improviste et s'était enfui devant lui, n'importe où, à la campagne, au bord de la mer, dans une ville d'Italie, sur un lac d'Écosse, pour secouer la misère de son cœur et le fardeau de sa pensée.

Un jour, comme il traversait une de ces tourmentes intimes, il avait reçu d'un de ses amis, — un Anglais qu'il avait rencontré jadis en Extrême-Orient, — l'offre de l'accompagner sur son yacht pendant une croisière dans la Méditerranée. Il avait accepté avec d'autant plus d'empressement, qu'il se sentait une inclination particulière pour son hôte, nature originale, sensible et renfermée. Seuls tous deux, aussi taciturnes l'un que l'autre, ils avaient visité les parages de la côte dalmate, Zante et Corfou, la Crète, les Cyclades et l'Eubée.

Mais il était revenu de ce voyage plus triste et plus découragé que jamais. Car il reconnaissait maintenant comme une indiscutable vérité, que la nature reste muette aux cœurs sevrés d'amour; que, pour l'homme qui a connu certaines ivresses, la femme seule donne un sens aux spectacles du ciel et de la terre, des bois et des fleuves, des lacs et des mers; que c'est elle pareillement qui fait la poésie des aurores vaporeuses, la splendeur des midis flamboyants, le charme des nuits sercines, la magie voluptueuse des clairs de lune au bord des flots tranquilles; que c'est elle encore qui rend les brises du soir si caressantes et si tièdes, l'arome des fleurs si puissant et si doux; que sans elle enfin, tout l'univers est vide, inerte et décoloré.

## XXVI

Des mois, des saisons passèrent ainsi.

A plusieurs reprises, Randal avait rencontré des occasions d'aimer. Des mains s'étaient tendues, des cœurs avaient soupiré vers lui : car la tendresse artificieuse des femmes va, de préférence, à l'homme qui les a bannies de sa vie. Mais, chaque fois qu'il avait prêté l'oreille au chant des sirènes, le souvenir de madame d'Heyange avait remué au fond de lui des pensées si amères et des remords si brûlants que, pour

s'y soustraire, il s'était aussitôt dérobé aux influences tentatrices.

Un soir, chez madame Lavarenne où l'on faisait de la musique, il vit venir à lui une svelte et souple jeune fille. Vêtue d'une robe de tulle blanc avec un ruban de satin mauve à la taille et des bouquets de violettes aux épaules, elle semblait glisser plutôt que marcher : une grâce légère enveloppait ses mouvements.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ? lui dit-elle avec un sourire ingénu. Je suis Suzanne d'Heyange.

Oui certes, il la reconnaissait ! Au rythme de sa démarche, à l'éclat de son regard, il l'aurait nommée entre toutes. C'était l'Amie d'autrefois réapparue et comme ressuscitée dans un corps vierge, dans un être intact, au charme près d'éclorre, au parfum prochain.

Très ému, il l'interrogea. Elle lui répondit en paroles faciles et confiantes, avec

un joli timbre de voix, limpide, sonore et doux. Elle venait, disait-elle, d'avoir seize ans : c'était sa première sortie mondaine. D'ailleurs, elle quittait à peine le deuil : car, dix-huit mois plus tôt, elle avait perdu son père, mort d'un refroidissement pris à la chasse. Elle l'avait beaucoup pleuré, moins que sa mère cependant qui lui manquait à tout instant. Sa grand'mère l'avait recueillie et la gâtait de mille façons. Elle ajouta :

— Voulez-vous que je vous conduise à ma grand'mère ? Vous lui parlerez de ma pauvre maman qui avait beaucoup d'amitié pour vous, et vous viendrez nous voir quelquefois en souvenir d'elle. Voulez-vous ?

Souriante et légère, elle le mena vers madame Villard qui, glorieuse encore sous sa couronne de cheveux blancs, voilait de dentelles noires les restes superbes de sa beauté.

— Comment, vous vivez toujours ! dit-elle à Randal sur un ton de reproche amical.

Puis, les premiers compliments échangés, elle continua :

— Figurez-vous que Suzanne prononce très souvent votre nom. N'est-ce pas curieux ces impressions du premier âge ? Elle était tout enfant lorsque vous fréquentiez chez ma fille, et ne vous a peut-être vu que vingt fois au plus. Mais sans doute elle vous trouvait si bien à son gré que, depuis, elle ne vous a plus oublié... Vous savez : ces succès-là sont les plus flatteurs. Nul hommage ne m'a touchée jadis autant que la déclaration éperdue d'un bambin qui n'avait pas douze ans.

Elle ajouta :

— Et maintenant que voici nos relations rétablies, j'espère que vous ne les laisserez plus se dénouer. Je suis chez moi tous les

jours à partir de cinq heures et je serai charmée de vous recevoir.

Il s'inclina et promit sa visite, toute prochaine.

Ce soir-là, quand il rentra chez lui, il se sentit par tout l'être une légèreté, une détente, depuis longtemps inconnues. Il lui semblait qu'un souffle printanier venait de passer sur son cœur, de l'épanouir et de le libérer.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, il se berça d'espérances charmantes et de rêves complaisants. Il irait sans tarder chez madame Villard, il y retournerait souvent, il se ferait peu à peu l'intime et le familier de la maison. Puis, discrètement, il s'occuperait de Suzanne, éveillerait ses idées, formerait son goût, chercherait à diriger les tendances de son esprit et les aspirations de son cœur. Et plus tard, quand elle se marierait, il resterait pour

elle l'ami, le vieil ami qui prend place au jeune foyer, celui que l'on consulte aux heures graves, que l'on recherche aux jours d'épreuve, et dont la sollicitude toujours active sait n'être jamais importune. Il retrouverait ainsi, sous une forme chaste et raffinée, cet intérêt de tendresse, ce doux contact féminin qui depuis tant d'années lui faisaient si cruellement défaut.

Mais, le lendemain matin, comme il remuait ces pensées, les souvenirs de Celle qui était morte par lui affluèrent soudain à son esprit, et ce fut comme un vase de fiel qui eût débordé dans son cœur.

Huit jours plus tard, il repartait pour de lointains pays afin d'accomplir jusqu'au bout son serment expiatoire.

FIN















PQ  
2380  
F25S8

Paléologue, Georges Maurice  
Sur les ruines

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

